



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

IMOGENE,

OU

LES MOINES DU LIBAN.

I.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

+

IMOGÈNE,

OU

LES MOINES DU LIBAN.

PAR J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY.

« Mais si ton cœur insensible ne s'émeut
au récit d'une vie si pure et d'une mort
si imposante , va , tu n'es qu'un monstre
réprouvé! »

SAINT JÉRÔME.

TOME PREMIER.

PARIS, -

CHARLES PAINPARRÉ, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIES DE BOIS, N^o. 250.

1822.



THE BOOK

NO

THE BOOK OF THE

THE BOOK OF THE

THE BOOK OF THE
THE BOOK OF THE
THE BOOK OF THE
THE BOOK OF THE
THE BOOK OF THE

THE BOOK OF THE

THE BOOK OF THE
THE BOOK OF THE
THE BOOK OF THE
THE BOOK OF THE
THE BOOK OF THE



PRÉFACE.

ON m'a reproché quelquefois que j'attaquais la religion , lorsque je n'ai fait que la censure des abus qui se sont glissés dans le catholicisme. On a mis quelques-uns des livres que j'ai publiés au nombre des productions impies , sans savoir peut-être ce qu'il faut entendre par impiété.

Je me croirais le plus malheureux des hommes si j'avais des sentimens d'athéisme ; et tous les

I.

jours, je rends grâces à Dieu du bonheur d'être né dans la religion chrétienne. J'ai voulu faire mieux connaître mes idées religieuses, en imprimant une nouvelle sainte, que j'ai composée dans mes jeunes années, et que j'ai écrite avec un cœur sincère

On y trouvera bien des défauts, et surtout des choses exagérées dont je n'approuverais pas toujours que l'on suivît l'exemple. Mais on verra aussi que j'ai su admirer ce qu'il y a de grand et de beau dans les légendes.

Et comment aurais-je pu ne pas voir avec enthousiasme ces vertus suprêmes, qui surpassent

toutes les forces humaines ? Qui serait assez froid pour ne pas vénérer profondément la religion auguste qui inspire ces actions héroïques , et pour demeurer glacé devant la morale éternelle de Jésus-Christ ?

Quel législateur fit jamais des lois aussi sages ? Quelle secte a jamais produit des âmes sublimes comme celles des vrais disciples de Jésus ? Chez quel peuple a-t-on vu ces vertus du cœur, que commande le christianisme ? Où trouver ailleurs que parmi les chrétiens , ces pontifes du Seigneur , cet Ambroise qui ferme les portes des temples au dévastateur d'Antioche ? Quelle morale

païenne a jamais produit des
Vincent de Paule?

Cent mille chrétiens ont montré à la dernière heure la vertu si vantée de Socrate; et si les supplices de nos martyrs ont quelque chose de hideux, leur courage, qui vient tout du ciel, surpasse encore l'horreur de leurs tortures.

Sans doute il est bien cruel que la religion ait produit les inquisitions, les anathèmes, et des guerres sanglantes. Mais ceux qui ont fait le mal doivent seuls en porter le blâme; car ce n'est pas dans l'Évangile qu'ils ont trouvé

le droit d'être les tyrans et les oppresseurs de leurs frères.

Toutes les vertus sont venues de l'Évangile ; tous les crimes que l'on reproche à la religion de Jésus-Christ ne furent produits que par le fanatisme et la malice du cœur humain.

Aussi les ennemis même du christianisme ne peuvent-ils lui refuser leur respect. C'est la seule religion qui prête quelque appui aux infortunés. L'homme le plus malheureux , s'il est chrétien , sent encore dans son âme les tressaillemens de l'allégresse. Il sait que Dieu le voit, que le ciel sourit à la lutte qu'il soutient con-

tre les misères, que les palmes éternelles vont devenir le prix du combat.

Au fond des cachots, dans les fers, au milieu des supplices, dans les horreurs de l'exil, un chrétien ne perd point le courage, parce qu'il est toujours devant Dieu, qui s'apprête à lui tenir compte de ce qu'il aura souffert.

Qu'elle est consolante, et que de biens elle a faits cette noble pensée qu'un Dieu nous a mis ici-bas comme en un lieu d'épreuves, et qu'il garde dans un livre éternel le souvenir de nos bonnes actions, et des peines que nous avons supportées sans murmure !

Ce n'est point un Dieu incestueux, adultère, perfide, comme les dieux des païens; ce n'est même plus le Dieu terrible et jaloux que les Juifs adoraient; c'est le Dieu de l'Évangile, qui n'est qu'un père aussi bon que puissant.

L'idée de la présence universelle de ce Dieu de miséricorde a soutenu bien des cœurs brisés. C'est à tous ces grands mystères du christianisme que nous devons tant de générosité dans certaines âmes. Il n'y a que la morale de l'Évangile qui ait pu produire l'institution des sœurs de la charité, de ces vierges saintes qui consacrent tous les instans de leur

vie au soulagement des malheureux , qui soignent en souriant les plaies hideuses , qui apportent le calme et la douceur des anges au chevet du pauvre mourant , qui ne rêvent que le bonheur des infortunés.

Les verriez-vous d'un œil sec affronter les périls , braver l'épidémie , surmonter les dégoûts et les craintes , et faire, par les seuls motifs de la charité chrétienne, ce que tous les mobiles humains ne sauraient obtenir?

O religion ! que tu es adorable lorsqu'on voit les vierges que tu inspires partir sans appui, sans autre force que celle qu'elles tien-

ment de toi, pour consoler les cités désolées de l'Espagne, pour prodiguer les soins les plus tendres à des moribonds déplorables dont le souffle est empoisonné !

Elles vont affronter la mort cruelle, et n'ont pas même comme nos médecins les moyens de s'en garantir. Ce n'est pas pour agrandir la science, ni pour se couvrir de gloire devant les hommes, qu'elles vont faire le sacrifice de leur vie ; c'est seulement pour faire le bien devant le Seigneur.

Lorsqu'on porte un cœur que les sentimens tendres peuvent

échauffer, on admire, on adore ;
mais malheur à l'athée qui rit de
tant de merveilles !

Je ne parlerai point ici du catholicisme. Les erreurs qui se sont glissées dans ses dogmes me forceraient peut-être à mettre de l'aigreur, dans des réflexions où je ne veux point offenser.

Je le répète, je n'ai jamais attaqué une religion qui m'est chère. J'ai attaqué les supercheries, les fraudes, les contes infâmes et toutes les horreurs que des hommes insensés ont introduits dans une religion qui devrait être pure comme Dieu même. J'adore mon

Dieu ; je crois de toutes mes forces au dogme sacré, invincible, éternel, de l'immortalité de l'âme. Je m'efforce de suivre la morale auguste annoncée par Jésus-Christ.

Je voudrais seulement que mon livre pût inspirer à quelques lecteurs un peu d'attachement pour une religion qui n'a fait que du bien, et qui n'a pu inspirer les crimes commis malheureusement en son nom.

Du reste, je ne défendra point les défauts nombreux et les pages souvent monotones de cette nouvelle. J'attendrai pour la juger

que le public ait porté sa sentence.

J'aurai montré, quoi qu'il en soit, que je ne suis pas l'ennemi de la religion chrétienne.

IMOGÈNE

OU

LES MOINES DU LIBAN.

LIVRE PREMIER.

« Le calme succède aux tempêtes ; le printemps fait oublier les rigueurs de l'hiver ; et les douleurs de cette vie ont un terme. Si nos maux sont cruels, la fin en est plus douce. La mort n'est pour l'homme juste que le passage rapide d'un affreux cachot au séjour de la paix et du bonheur. »

GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

AVANT ces jours déplorables où les Sarrasins s'emparèrent de la terre sainte, et portèrent le fer et la flamme dans les lieux consacrés par le tombeau de Jésus-Christ, il y avait au

I. 1

Adm. Bib.

pied du Liban un monastère célèbre, qui cachait au monde les plus austères modèles de la vie pénitente.

Les pèlerins venaient admirer dans ces pieux anachorètes le mépris des vains plaisirs, et ce grand amour de Dieu qui donne à la faiblesse humaine un courage supérieur à toutes les souffrances. Ils venaient apprendre par quels travaux constans un chrétien peut gagner le ciel.

La règle du couvent était si sévère, qu'il y avait peu de pénitens qui eussent le courage de la suivre; et vingt solitaires seulement composaient toute la maison. L'usage des viandes et du vin était interdit aux mourans même. Ils ne vivaient que d'herbes cuites à l'eau, de légumes assaisonnés au sel, de fruits secs et de pain noir. Les œufs et le lait n'étaient permis qu'aux malades. Ils passaient les journées dans les travaux pénibles

et la moitié des nuits dans la prière. Ils n'étaient vêtus que de laine grossière ; et se couchaient avec leur ceinture , sur quatre planches destinées à former un jour leur cercueil.

Les vieillards travaillaient à des ouvrages d'osier, qu'on allait vendre à trois lieues de là , dans un marché qui se tenait toutes les semaines. Les deux moines qui faisaient ce voyage rapportaient à leur retour les provisions qu'il fallait acheter.

Ils ne recevaient aucune donation ; la pauvreté était observée dans toute sa rigueur ; ils mangeaient à la sueur de leur front le morceau de pain qu'ils partageaient avec les malheureux.

Les plus petites fautes étaient punies par des châtimens sévères ; mais on pleurait sur les égaremens des chrétiens faibles , on priait pour le salut de tous ; et jamais une malédiction

ne fut prononcée dans l'enceinte du monastère.

Il y régnait le silence le plus absolu ; on ne pouvait parler qu'une fois par semaine, le dimanche, après les saints offices ; et l'entretien roulait ordinairement sur les vanités des choses d'ici-bas, sur les mystères de la rédemption des hommes, sur le bonheur des élus. On allait ensuite travailler à une fosse, qui restait toujours ouverte ; et chacun souhaitait d'y descendre le premier, parce que dans ces consciences pures la mort n'avait rien de terrible.

Parmi les plus fervens de ces anachorètes, on remarquait un jeune homme de vingt-cinq ans, qui se nommait Phanor. Après une année d'épreuve, il venait de prononcer les vœux solennels ; et déjà, par son ardeur pour les austérités de la pénitence, il était l'exemple de ses frères.

Sa figure était belle ; mais une longue tristesse , qui semblait le dévorer avec acharnement , avait sillonné son front de rides profondes. Ses yeux s'étaient ternis dans les larmes. Souvent on le voyait soupirer avec douleur, et réprimer ensuite ces soupirs qui semblaient l'accabler.

Sa figure ne s'élevait que dans la prière ; et quand l'espoir de la mort frappait ses esprits, son front reprenait une grande expression de joie. L'abbé, qui avait reçu l'aveu de toutes les fautes de Phanor, avant de l'admettre parmi ses moines, savait bien que le cœur du jeune solitaire était exempt de remords, et qu'il n'avait point de crimes à expier. Il attribuait sa tristesse à un grand dégoût du monde et à l'impatience d'en sortir. Jamais le cœur paisible de ce bon père n'avait soupçonné les délices d'une tendresse partagée, les longs

tourmens d'un amour sans espoir ; et souvent il recommandait à Phanor plus de résignation et plus de courage.

Mais, malgré les conseils de l'abbé et les représentations de ses frères, malgré ses propres efforts, le jeune moine ne pouvait ramener le sourire sur ses lèvres. Il n'avait de force contre les douleurs de l'âme, que lorsqu'il se croyait frappé d'une maladie qui pouvait le conduire à la tombe ; sa figure s'animait alors ; il levait les mains vers le ciel, comme s'il eût senti son âme prête à s'échapper ; et la douleur de se retrouver encore vivant redoublait bientôt ses peines amères.

Un vieillard, qui portait le nom de Marcien, avait conçu pour Phanor une tendre amitié, peut-être parce qu'il avait été chargé de guider les premiers pas du jeune moine, à son entrée dans le couvent, et qu'il avait

su estimer son cœur né pour les grandes vertus ; peut-être aussi parce qu'il se trouvait entre eux quelque conformité de sentimens.

Marcien avait soixante-dix ans ; il en avait passé quarante dans le monastère ; mais il connaissait le monde ; il portait une âme que toutes les émotions tendres avaient ébranlée ; il avait eu comme Phanor des peines secrètes ; et comme lui il avait longtemps pleuré.

Maintenant, quoique cassé par les années, les malheurs et la pénitence, il suivait avec ses frères tous les exercices du couvent. On vénérât ses vertus ; Phanor surtout le regardait comme son père ; mais dans les courts instans où les solitaires pouvaient ouvrir la bouche , Marcien avait toujours redouté de demander à son jeune ami la cause de ses maux cachés. Il croyait en connaître la nature ; et

il savait qu'il y a quelque risque à réveiller de tels souvenirs.

Cependant l'abattement de Phanor devenait si affligeant, qu'un jour de dimanche, à l'heure où il était permis de rompre le silence, Marcien aborda le jeune solitaire, qui traînait dans les rochers du Liban ses noires pensées et ses douleurs. « Mon frère, lui dit-il, le poids de vos maux vous accable..... Que je serais heureux de partager vos peines, et de mettre un baume sur les blessures qui déchirent votre cœur!..... » « Ah! la mort seule les fermera, » répondit Phanor.

« Vous pouvez vous abuser, mon frère, reprit le vieillard. Dieu qui est tout-puissant n'est-il pas le maître? et s'il veut que vous viviez comme moi dans une vieillesse avancée, s'il veut vous faire boire toute entière la coupe amère des peines de cette vie, oseriez-vous murmurer contre sa volonté

sainte, et demander sans cesse la mort, lorsqu'il vous condamne à souffrir et à vivre?..... Qu'avez-vous fait encore pour mériter la mort du juste?.... Songez à l'éternité; elle est digne de quelques années de constance. Moi aussi, mon frère, j'ai connu les douleurs; mon âme a été déchirée; vous voyez que j'ai tout enduré: j'obéis aux volontés de mon Dieu. »

« Vos malheurs ont pu être plus grands que les miens, s'écria Phanor; mais croyez, mon père, qu'il faut toute la force de la jeunesse pour supporter l'accablement qui m'écrase. C'est le désespoir qui m'amena dans cette maison de silence; et, loin de m'en repentir, si j'en savais une autre plus sévère, je la prendrais pour retraite. Les travaux les plus pénibles, les austérités, les jeûnes, les veilles, m'offrent seules des douceurs, si elles peuvent accélérer de quelques jours

ensuite les plaisirs de la chasse ; je n'eus pour ces plaisirs qu'une horreur que l'on ne comprenait point.

» Malheur à celui qui naît avec un cœur trop sensible ! il sera le plus infortuné des hommes ; il deviendra le jouet de ses semblables ; il perdra sa santé , sa fortune ; on profitera de sa bonté qu'on appellera une faiblesse ; et il finira ses jours dans le désespoir.

» Je n'étais pas encore chrétien. Mais les erreurs que j'avais sucées avec le lait de ma mère ne m'empêchaient pas d'être un fidèle adorateur de l'éternel ; et si j'honorais des dieux secondaires , je sentais déjà qu'il fallait un seul être plus puissant , créateur et dominateur de toutes choses.

» Quoiqu'on ne m'eût pas élevé dans le sentiment de ceux qui donnent aux brutes des âmes raisonnables , j'abhorrais la destruction des êtres animés. Je voyais dans toute la

nature les ouvrages admirables du grand Dieu ; je détestais les repas sanglans ; j'arrachais à nos jeunes pâtres les petits des oiseaux pour leur donner la liberté ; je menais une vie simple et pure ; et je pensais plaire à Dieu , en respectant ce qu'il a fait.

» Mais lorsque j'eus acquis les forces de l'adolescence, je fis la guerre aux bêtes féroces ; je combattis les animaux nuisibles, comme j'aurais poursuivi le brigand qui assassine ses frères dans les forêts.

» Je gémissais cependant de voir partout le faible servir de victime au plus fort. Mon père avait des esclaves ; j'en étais chéri ; hélas ! j'étais le seul qui eusse pitié de leurs maux ! Ma conduite parut insensée à ma famille ; l'habitude de la barbarie glace le cœur de l'homme ordinaire. On me reprocha les mouvemens de compassion que je laissais paraître ; on me refusa

bientôt la grâce des malheureux esclaves, que je cherchais le plus souvent à sauver d'une peine injuste. Mon père enfin se lassa de me voir ; il donna à mes frères ses grands biens, et m'envoya, avec une somme d'argent, à Chalcédoine, en m'engageant à y faire quelque commerce.

» Il y avait dans cette ville une école célèbre. Le désir de savoir s'empara de mon esprit, aussitôt que je vis que je pouvais apprendre ; je fréquentai les jeunes gens les plus estimés de la ville ; j'en trouvai quelques-uns dont je gagnai l'amitié ; et je me mis aux études. J'en goûtai tellement les charmes, que désormais mes journées et mes nuits furent consacrées aux travaux de l'esprit ; les facultés de mon âme s'agrandirent ; les lumières du jugement vinrent éclairer mes sensations ; j'admirai la grandeur du monde, les corps célestes, les

merveilles de la création, et mille beautés cachées que je n'avais pas encore soupçonnées dans la nature.

» Une année après mon arrivée à Chalcédoine, j'eus le bonheur d'ouvrir les yeux à l'erreur où j'étais plongé ; je connus l'Évangile, j'entendis avec une tendre adoration l'histoire de l'Homme-Dieu ; je fus bientôt chrétien. Un saint vieillard me donna le baptême ; et, libre de toutes mes fautes passées, je sus que j'étais pur devant Dieu. Je portais la robe blanche de l'innocence. Que j'étais heureux, mon père, et qu'alors il m'eût été doux de mourir ! J'aimais trop mon Dieu pour le craindre, et j'étais digne de paraître devant lui, puisqu'il régnait seul dans un cœur qui n'était souillé d'aucune pensée coupable.

» Ces jours de bonheur ne durèrent pas long-temps ; l'âge de la virilité se

fit sentir. Je m'aperçus aux palpitations de mon cœur que je n'en serais bientôt plus le maître. Des mouvemens inconnus troublèrent mes idées paisibles, et souvent je me surpris distrait de la pensée du Créateur.

» Je savais que l'homme est fait pour le mariage : je compris que je ne pouvais être heureux qu'au sein d'une vertueuse épouse. Cette idée m'entraîna ; mille songes enchanteurs occupèrent mon sommeil ; je passais les nuits à rêver aux douceurs d'un amour partagé ; j'y songeais tout le jour ; et si Dieu m'occupait moins, mon zèle n'était pourtant pas refroidi. Je pensais l'honorer en suivant ses lois saintes , en m'attachant à une compagne qui me soutiendrait dans les fatigues de la vie , et dont je pourrais appuyer la faiblesse. Dieu, une femme et un désert ; voilà tout ce que je désirais alors. J'aurais donné pour une telle destinée

tous les trônes , toutes les richesses ,
tous les plaisirs du monde.

» Quels chagrins résisteraient aux soins de l'amour, me disais-je ? Le sourire d'une femme me fera supporter sans gémir les travaux les plus pénibles ; je cultiverai pour elle les fruits que la terre prodigue ; elle boira le lait des chèvres , et j'exprimerai pour les repas du soir le jus du raisin. Une femme est sensible ; elle repoussera comme moi ces festins hideux où l'homme dévore les chairs étouffées de l'animal qui l'a servi. Elle partagera mes plaisirs. Je serai père !.... Ah Dieu !... »

Phanor s'arrêta pour répandre quelques larmes. « Je savais , dit-il en comprimant sa poitrine , que ces souvenirs déchireraient mon cœur. N'importe , j'aurai le courage de dire le reste.

» Mon père , j'avais alors dix-neuf ans. Je passais des mois entiers au

comble de la félicité humaine , dans la seule idée du bonheur que mon imagination ne cessait de me présenter. Ah ! sans doute je n'aurais pu supporter sans mourir de plaisir la réalité de ce bonheur. Je voulus toutefois le rechercher ; et le langage des sens se joignit bientôt à l'éloquence du cœur, pour me presser de m'unir à une compagne.

» J'avais su voir qu'il y a plus de vertus douces dans les femmes que dans notre sexe, parce qu'elles ont le cœur moins endurci. Mais dans plusieurs maisons où j'étais reçu, je n'avais pu encore découvrir le céleste fantôme que je m'étais formé. J'admirais partout la beauté, les vertus, la douceur ; malheureusement ces qualités avaient des ombres, et je n'en voulais point.

» Une femme, parée de toutes les grâces, mais qui se laisse souiller de quel-

que vice remarquable , m'a toujours semblé plus odieuse en raison de sa beauté , parce qu'elle offense doublement le ciel qui l'a comblée de dons précieux , et parce qu'elle séduit avec les charmes d'un ange ceux qu'elle éloignerait par la difformité de ses vices.

» Je voulais , dans la jeune vierge que je souhaitais pour épouse , une beauté douce et régulière , une physionomie aimable , un regard serein , une bouche faite pour le sourire , un cœur vertueux et sensible , un esprit orné.... enfin je voulais un être parfait ; c'était un délire. Souvent on avait dit devant moi que cette perfection ne se trouvait point : j'espérais être plus heureux..... Ah ! mon père , je l'ai vu cet ange qui peut-être n'a pas paru deux fois dans le monde..... je l'ai perdu.... Rien ne peut maintenant me rendre la vie supportable....

» Mais je presse trop le récit que

j'ai promis de vous faire.... A vingt-deux ans, mon cœur était encore vide, et je sentais qu'il me devenait impossible de résister au tumulte de mes sens révoltés. Je ne pouvais voir une femme séduisante, sans éprouver un saisissement inexprimable. Mes genoux chancelaient, et je me soutenais à peine. Ces tailles si gracieuses, l'attrait invincible d'une figure belle comme le ciel, la forme d'un chaste sein, ces doux regards, ces sourires, et tout ce prestige qui entoure une vierge, me transportaient hors de moi-même. Ma tête s'égarait; je ne me connaissais plus. J'aimais toutes les femmes, parce que je n'en idolâtrais aucune. J'aurais voulu cueillir un baiser sur la joue fraîche de la jeune fille, la presser dans mes bras, voir sur moi son sourire : mes vœux n'allaient pas plus loin.

» Je me serais mis à genoux devant

la femme à qui je voyais faire un acte de bonté. Je n'avais de plaisir que lorsque je pouvais repaître mes yeux de la vue des femmes ; je courais pour cela les réunions et les lieux où j'espérais me satisfaire ; mais je n'avais point de désirs criminels , ou du moins je n'en croyais point avoir ; car il me serait difficile de rendre un compte exact des sensations qui se succédaient si rapidement dans mon âme.

» Je sais cependant que je m'occupais beaucoup moins de mon Dieu , qu'avant cette époque orageuse. A la vérité je m'élevais en adoration devant lui , quand j'admirais la beauté de ses ouvrages ; mais j'étais tiède , distrait , je perdais le repos ; ma santé même souffrait des tourmens de mon esprit.

» J'étais heureux pourtant , parce

que je croyais porter toujours une conscience sans reproche.

» Un jour que je devais avoir part au saint mystère de l'eucharistie, le prêtre qui m'allait absoudre me demanda quel était l'état de mon cœur. Je lui en exposai les troubles, qui lui parurent effrayans. Il me recommanda de me défier de mes sens et d'être en garde contre ma faiblesse. Tremblez, me dit-il, de tomber entre des mains qui profiteront de votre enthousiasme pour vous entraîner dans le crime. Mais les courtisanes ne m'inspiraient que l'horreur, et j'idolâtrais les jeunes beautés que je croyais vertueuses, comme j'aurais fui devant elles si j'eusse trouvé leur front fermé à la pudeur.

» Le vénérable prêtre me fit comprendre encore que le désir d'un baiser innocent sur la bouche d'une femme qui n'était pas à moi était un crime. Il m'épouvanta sur la situation de mes

sentimens. Je vécus plus renfermé ; j'évitais les lieux publics ; mais les fêtes , les temples mêmes m'offraient partout la séduction. Je me décidai à quitter Chalcédoine. Je n'avais plus que peu d'argent ; je ne connaissais d'autres ressources que celle de garder les troupeaux et de me donner un maître ; car on m'avait recommandé de ne plus reparaître à la maison paternelle , depuis six mois que j'avais perdu mon père. Ma mère était morte avant l'exil que l'on m'avait imposé ; je n'avais plus dans le monde que deux frères , qui m'avaient toujours vu avec peine.

» J'abandonnai mes destinées à la bonté du ciel ; je partis de la ville ; et après avoir marché quelques heures à l'aventure , j'arrivai au pied d'une montagne où j'avais aperçu l'habitation d'un citoyen des champs. Je lui demandai du service. Mes manières lui

plurent ; il me retint et me donna la surveillance de ses troupeaux.

» J'étais là plus calme qu'à la ville ; mais ce calme devenait insupportable ; les souvenirs des heureux momens que j'avais passés en extase devant une jeune fille , m'accablaient de regrets qui alarmaient aussitôt ma conscience ; et je me rappelais vainement que toutes les beautés que j'avais admirées n'étaient pas encore celle que je désirais.

» J'étais presque toujours seul ; je ne voyais plus que la nature, qui me frappait alors faiblement. C'est là cependant que je devais trouver cette fille du ciel pour qui mon cœur brûlera jusqu'aux glaces de la mort..... Ah ! du moins , si j'avais l'espoir de me voir à ses pieds dans un monde meilleur !.... Oh ! mon père , que vos yeux n'ont-ils vu la tendre Imogène ! que n'avez-vous pu comme moi ad-

mirer ses vertus !.... Anges du ciel, si vous êtes plus parfaits qu'Imogène, vous êtes des dieux.... »

« Frère, calmez ces mouvemens, dit le bon Marcien, et que Dieu vous rende la paix de l'âme. Comme vous, j'ai porté long-temps un cœur déchiré par les traits d'un amour malheureux. L'âge seul a pu éteindre des feux qui m'embrasaient sous le cilice ; à soixante ans je gémissais encore, et j'espère retrouver dans les cieux la jeune épouse que la mort m'a ravie, après trois mois d'une union qui me fit connaître le bonheur. »

« Quoi, mon père, s'écria Phanor, pendant trois mois vous avez été heureux sur cette terre de douleur, et vous osez vous plaindre !... Vous étiez époux aimé ; vous avez reposé votre tête sur le sein d'une compagne chérie ; vous l'avez vue sourire à votre amour, et vous osez vous plaindre !...

Vous avez connu le honneur qui a fui devant moi ; vos mains ont serré les mains d'une épouse qui ne respirait que pour vous ; ses baisers sont venus chercher vos baisers ; vous avez été heureux, et vous osez vous plaindre !... Ah ! pour trois jours de ce bonheur et de ces plaisirs purs que vous avez sentis, j'aurais abandonné le reste de ma vie aux horreurs de l'esclavage.... »

Le jeune moine allait parler encore ; le tintement des cloches annonça le silence, et tous les frères se rendirent au cimetière du monastère , pour travailler à la fosse.

On reprit après cela les exercices accoutumés. Phanor, rejeté plus que jamais dans ses tristes pensées par les douloureux souvenirs qu'il avait ranimés , se repentait d'avoir commencé le récit de son histoire. Le vieux Marcien voulait connaître le reste. Il savait que de telles peines sont bien

cruelles, mais qu'il n'est pas impossible de les soulager. Si cette jeune amante n'est plus, disait-il en lui-même, ne peut-on pas relever le courage de son amant désolé, en la lui montrant du haut des cieux souriant aux efforts de celui qu'elle aime, le soutenant dans ses maux, errante autour de lui comme une ombre tutélaire ? Il attendra la mort d'une âme moins impatiente. Il mettra toutes ses pensées dans le sein du Dieu des infortunés...

Mais le dimanche qui suivit, Marcien ne put joindre Phanor ; le jeune moine redoutait les souvenirs d'Imogène, qu'il retrouvait partout en voulant les fuir. Il croyait avoir épuisé toutes les douleurs : le malheureux ! il ne savait pas encore à quelles épreuves il était réservé.

Ce jour-là, l'abbé annonça aux moines qu'ils allaient avoir un frère de plus. C'était un bon vieillard qui s'ap-

pelait Euthyme ; il avait soixante ans, et paraissait conduit aussi par ses peines secrètes dans le monastère. Sa figure était empreinte d'une mélancolie douce ; ses traits étaient aimables, mais contractés par l'affliction. Phanor le vit et fut ému. « Encore un infortuné ! dit-il ; qu'est-ce donc que ce monde , s'il présente une âme souffrante dans tout homme de bien ?.... »

Cependant le vieil Euthyme fut conduit à la chapelle ; on étendit sur lui le drap noir des funérailles ; on murmura les prières des morts ; on lui annonça ensuite qu'il n'était déjà plus du monde et qu'il serait reçu parmi les frères après un noviciat d'un mois. Euthyme se vit avec joie dans une maison sainte , où il pouvait servir Dieu et vivre en paix loin des perfidies des hommes. Il s'habitua avec courage aux austérités de la maison ; il devint , par sa douceur , sa patience et sa piété,

la consolation de l'abbé qui , trop exigeant peut-être , voulait dans tous les malheureux un visage serein , et un courage qui n'est pas toujours donné à l'homme.

Phanor s'entretint un jour avec Euthyme. « Que vous êtes heureux , mon père ! dit le jeune moine ; votre âme est paisible , et vous coulerez ici des jours pleins de douceur , en attendant l'heure dernière ! » — « Ah ! mon frère , répondit Euthyme , c'est à Dieu que je dois de n'avoir pas succombé au désespoir. Mes malheurs ont été grands ; je veux les oublier ici ; je prononce demain les vœux solennels ; demain je serai tout entier consacré à mon Dieu ; il me tendra une main secourable. »

Phanor s'éloigna pour rêver seul. « Dieu ne me refusera pas non plus son appui , dit-il ; je l'offense peut-être ; je lui fais injure en murmurant

contre ses décrets éternels ; je dois souffrir et attendre. » Le vieux Marcien survint. « Eh bien , frère , dit-il à Phanor , vos jours sont-ils moins agités ? Je me rappelle avec douleur le commencement de vos peines. Vous allez assister aux vœux d'Euthyme ; il fut plus malheureux que vous. Il a plus de courage. »

« Il a connu le bonheur , répondit Phanor ; et moi je n'ai pu le connaître. Il pleure quelquefois , dit-on ; et moi je suis oppressé , mais je briserais toutes les veines de mon corps sans répandre de nouvelles larmes. Il est penché vers la tombe ; et moi , malheureux jeune homme , il me faut long-temps encore attendre la mort. Ses forces ne sont pas épuisées ; il a du courage ; moi je n'en ai plus si Dieu ne m'en donne. Mon Dieu ! laissez-moi mourir , dussé-je n'occuper que la dernière place dans les parvis éternels !.....

Croyez-moi , mon père , j'aimerais mieux passer vingt ans parmi les reptiles odieux , dans les flammes et les tortures , que de rester en proie aux maux que je souffre..... Au moins les douleurs présentes m'ôteraient le sentiment de mes peines passées. »

« Tremblez , frère , répondit Marcien , vous offensez votre Dieu , vous outragez sa sagesse. Supportez les croix qu'il vous donne ; adorez en silence ; et sachez que vos maux ne sont grands qu'à cause de la lâcheté de votre cœur. Mille autres infortunés plus à plaindre que vous montrent un courage qui fait votre honte. Ce que je sais de vos peines n'est rien que dans votre imagination exaltée ; vous êtes digne de souffrir , puisque vous montrez si peu de force ; et vos malheurs ne sont qu'un châtement. »

« Ah ! ne m'accablez pas , mon père , reprit Phanor. Je n'ai point offensé

mon Dieu. Si mon cœur sent avec trop de force , est-ce moi qui me suis fait trop sensible ? et quand je cède aux mouvemens de ce cœur si cruellement déchiré , est-ce moi qui me suis fait trop faible ? Je n'ai point offensé mon Dieu.

» Quel barbare eût pu voir Imogène sans l'aimer , la connaître sans en devenir idolâtre , la perdre sans mourir de désespoir , ou lui survivre sans la pleurer ?....

» En vain vous me direz que mes sentimens sont coupables. Dieu aura pitié d'un misérable insecte qui l'adore. Mais tout le bonheur de l'éternité des saints ne chasserait pas un instant de ma pensée le souvenir de ma chère Imogène. Je veux mourir pour la revoir dans un monde meilleur ; et si je n'avais l'espoir de la retrouver au sein des anges , je voudrais mourir encore ; je verserais des larmes de sang

devant mon Dieu , pour le prier de m'anéantir ; car ici-bas et dans l'éternité entière , le nom d'Imogène ne cessera de se présenter à ma pensée , aussi souvent que les battemens de mon cœur. »

« Ainsi , reprit Marcien attendri , cette Imogène n'est plus ? »

« Elle doit être morte , s'écria Phannor avec la contraction du sourire ; mais elle est à moi !.... Dieu me l'a donnée.... Mon père , je m'étais promis de ne plus revenir sur mes souvenirs déplorables.... Vous en savez trop pour ne pas apprendre le reste.... Vous me jugerez ensuite....

» Un jour que je gardais , à la lisière d'une forêt , les troupeaux de mon maître , le hasard sans doute amena devant moi une jeune fille qui cherchait des fleurs avec sa nourrice. Elle était pleine de grâces et de beauté ; elle avait quinze ans ; c'était Imogène !...

Jamais le ciel ne vit une figure plus touchante ; sa vue me fit tressaillir ; je n'avais pas encore éprouvé le charme inexprimable qu'elle versait sur mon âme.... Elle allait entrer dans le bois ; je courus tout tremblant sur ses pas. — Belle étrangère , lui dis-je en balbutiant , vous ignorez peut-être que cette forêt est la retraite du serpent hideux !... Mais , ajoutai-je tout bas , les monstres de nos bois respecteront tant de beauté.... Imogène recula avec un peu d'effroi , et me remercia en jetant sur moi un regard qui bouleversa tout mon cœur. Je ne pus me reconnaître ; je me sentis brûler de tous les feux d'un amour éternel ; j'étais certain , sans la connaître , qu'Imogène avait l'âme aussi pure que les traits. Il y a des beautés qui ne trompent point. Je fus tenté de mettre devant elle le front dans la poussière ; je voulais lui demander ou la grâce d'être son dernier

esclave , ou la mort ; mais j'étais si interdit que je ne sais ce que je fis alors. Elle était immobile comme moi et baissait les yeux.... Ah ! mon père , nos cœurs s'étaient entendus. Je vis bientôt que je l'embarrassais. Je lui offris quelques fleurs sauvages , que je me hâtai de cueillir ; elle les reçut avec émotion.... Sa timide modestie me troubla tellement , que je lui dis peu de paroles. Je la priai seulement , en la voyant partir , de revenir quelquefois aux mêmes lieux , et de me permettre de lui préparer les fleurs qu'elle aimait. Elle me répondit avec simplicité qu'elle le voulait bien ; et me laissa au comble du ravissement. Je la suivis , je la dévorai des yeux pendant un quart d'heure ; je bénissais l'heureux instant où j'avais quitté Chalcédoine....

» Je ramenai mes troupeaux plus tard qu'à l'ordinaire ; et les jours sui-

vans j'arrivais toujours avant le soleil aux lieux chéris où j'avais vu Imogène. Les jours étaient pour moi des siècles de tourmens ; j'errais à l'aventure ; je parcourais tous les sentiers, cherchant sans cesse à découvrir ma bien-aimée. Le troisième jour, j'allais m'en retourner dans une tristesse profonde. Je me livrais à de pénibles réflexions. Insensé que je suis ! me disais-je , puis-je croire qu'une beauté si parfaite ait remarqué un malheureux pâtre ? Elle m'oublie , et je meurs.

» Ce fut au moment où le désespoir dominait toutes mes idées que j'eus le bonheur de la voir pour la seconde fois. Elle était comme d'abord accompagnée de sa nourrice. La secousse du plaisir que j'éprouvai fut si violente , que je crus y succomber. Je me remis pourtant ; j'allai à pas tremblans à sa rencontre ; je la saluai sans pouvoir parler. Mon cœur s'était tellement

gonflé que je ne respirais plus. Imogène remarqua que je souffrais. Je suis un peu fatiguée, dit-elle ; reposons-nous un instant. Je me mis à genoux et je restai ainsi devant elle. Toute autre qu'Imogène m'eût pris pour un insensé ou pour un idiot ; elle pénétra ce qui ce passait dans mon cœur, et s'étant assise sur un vieux tronc d'arbre, elle me pria de m'asseoir auprès d'elle. Je ne parlais toujours point : j'étais indigné contre moi-même.

» Un regard d'intérêt parti de ses beaux yeux me ranima. — Ces troupeaux sont-ils à vous ? me dit-elle. Je rougis un instant ; puis je répondis que non. — Vous avez donc un maître ? — Je ne l'ai pas toujours eu, répliquai-je. Ces mots la frappèrent ; et comme je vis qu'elle souhaitait de me connaître, je lui contai les premières aventures de ma vie. Elle en parut touchée. — J'avais pensé, à votre lan-

gage, que vous n'étiez pas né pour l'état que vous faites, me dit-elle ; je suis bien aise de vous savoir plus heureux. — Ah ! plus malheureux, m'écriai-je ; mes vœux seraient bornés, si j'étais le fils d'un esclave. Mais, aujourd'hui, je regrette pour la première fois les grands biens de mon père.... J'allais ajouter que j'aurais voulu mettre tous les trônes aux pieds d'Imogène ; je tremblai de lui déplaire, et je gardai le silence.

» Cette entrevue si désirée dura un quart d'heure, sans que j'eusse fait connaître mon amour, autrement que par mon trouble. J'eus pourtant le bonheur d'apprendre où était située la maison de campagne du père de ma bien-aimée ; je m'en rapprochai le plus que je pus ; je vis Imogène deux fois encore, sans oser montrer mon cœur. Mais dans ces momens de délices, dans ces seuls momens heureux

que Dieu ait accordés au triste cours de ma vie, j'adorai la vertu, compagne de toute la beauté des anges ; j'admirai cette âme douce et tendre que j'avais désespéré de trouver jamais. Le lever de l'aurore n'est pas plus pur que le cœur d'Imogène ; son sourire eût désarmé le tigre en fureur ; et la mer se fût brisée à ses pieds. Comment la mort a-t-elle pu détourner les yeux devant les regards touchans de ma bien-aimée, et frapper une fleur si rare, avant qu'elle fût éclosée ? Oh ! non, Imogène ne peut être morte !.....

» J'ignorais encore si j'étais aimé, et j'étais le plus heureux des amans. enfin je me décidai à écrire une lettre. J'employai deux journées à tracer quelques lignes ; j'en attendis la réponse avec des palpitations que rien ne pouvait calmer.

» J'avais déjà pris quelques informa-

tions qui m'avaient assuré que je n'avais pas de rival. Je savais aussi qu'Imogène était fille d'un riche marchand de Chalcédoine ; que son père , qui n'avait que cet enfant , était parti pour un long voyage ; et qu'elle devait passer quelques mois à la campagne avec sa mère. Je pensais que quelques-unes de ces circonstances pouvaient être favorables à mon amour. Mais je savais aussi qu'on admirait partout les charmes d'Imogène, et que , si elle n'avait pas encore fait choix d'un amant , il s'en présentait en foule qu'elle pourrait me préférer.

» La réponse que j'attendais avec de mortelles inquiétudes me rendit extravagant de joie. La voilà, cette lettre adorée qui n'a jamais quitté mon cœur!... elle m'a donné mille instans de félicité. « Si Phanor est vertueux, » qu'il sache qu'Imogène n'a jamais » estimé l'opulence. Elle ne veut

» qu'un cœur pur ; et elle aimera Phanor, parce qu'elle l'en croit digne.»

» Que je baise encore une fois ces mots si chers, dictés par une âme sans détour ; et qu'en mourant je les sente collés sur mes lèvres desséchées !...»

Le délire du jeune homme effraya Marcien. Il essaya de l'engager à se dépouiller d'un tel souvenir, qui ne pouvait guérir son amour. — « Avant de m'ôter cette lettre, répliqua Phanor, les tortures de l'enfer m'auront arraché les entrailles.... Mon père, vous savez tout. Je revis Imogène ; elle partagea tout mon amour ; elle y répondit avec tendresse. Ce n'était pas dans elle cette fougue qui me transportait, c'était une douce langueur qui me promettait d'être constamment aimé. Qu'ils furent heureux les instans que je passai auprès d'elle ! ils seront toujours présens à ma pensée ; et le ciel est témoin que mon cœur

seul se repaissait de cet amour. Dans une vive tendresse, il faut d'abord satisfaire le cœur : les sens ne parlent que long-temps après. J'idolâtrais Imogène, mais tous mes plaisirs consistaient à la voir, à l'aimer, à contempler son sourire, à lire dans sa belle âme ! le plus élevé, le dernier de mes vœux était un simple baiser.

» Le reste n'est qu'une suite de maux. La mère d'Imogène tomba malade ; les soins augustes de la piété filiale me privèrent un mois des regards touchans et des entretiens si doux de mon amante. Un jour enfin, Imogène parut devant moi, vêtue de noir. Sa tendre mère venait d'être frappée par l'implacable mort. Je mêlai mes larmes aux pleurs de ma bien-aimée ; je lui demandai qu'elle me permît quelquefois d'aller gémir avec elle ; mais elle voulut rester seule avec son dés-

espoir, et je fus assez maître de moi pour respecter cet ordre cruel.

» Une semaine plus tard, elle reçut une lettre qui lui annonçait le retour de son père. Je l'appris; j'osai me présenter devant elle et interrompre ses sanglots. — Votre cœur est à moi, lui dis-je d'une voix tremblante, vous me l'avez donné; mais un père a des droits; il voudra vous unir à un autre époux. — Oh! non, répondit-elle, mon père me chérit; il ne cherchera point à me rendre plus malheureuse: je n'ai déjà plus de mère!.... — Eh bien, repris-je, vous savez par quels sermens terribles je vous ai engagé ma foi, jurez aussi de n'aimer que Phanor, qui mourra s'il vous perd...

» Imogène, sans me répondre, se mit à genoux devant l'image de la croix. Que sa figure baignée de larmes était attendrissante! elle ouvrit le livre sacré, mit la main droite sur son cœur,

la gauche sur l'Évangile, et jura devant Dieu, d'une voix agitée, qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Phanor.

» Après ce serment sacré, je pris sur ses lèvres le premier baiser de l'amour. — Que je baise aussi mon époux, me dit-elle en essuyant ses larmes, et que ses jours soient sereins....

» Oh ! que pour ce baiser si cher, que je sens toujours sur mes lèvres, j'aurais donné tout mon sang !... J'étais uni à ma vertueuse, à ma tendre Imogène. J'appelai sur moi toutes les malédictions de l'Éternel, si jamais l'infidélité souillait mon cœur.

» Je ne pus rester long-temps auprès d'elle. Son âme simple et ingénue se livrait sans détour aux mouvemens de sa tendresse. Mais je devais me trouver heureux du serment et du premier baiser de l'amour. Elle me pria de la laisser à son deuil. Le ciel m'est témoin qu'aucune pensée criminelle

n'entra dans mon âme. Je quittai avec un serrement de cœur que je ne m'expliquai point, celle qui disposait maintenant de ma vie, et que je ne devais plus revoir.

» Son père arriva le lendemain ; il avait perdu la plus grande partie de sa fortune ; des procès qu'on lui avait suscités achevaient sa ruine ; il repartit ce jour même pour Chalcédoine, emmenant Imogène que j'avais vue la veille pour la dernière fois....

» Aussitôt que j'appris ce départ, (je n'en fus instruit que le lendemain), je pris congé de mon maître, et je gagnai la ville. Imogène ne m'avait point fait prévenir, ne sachant pas sans doute qu'elle ne reviendrait plus aux lieux témoins de nos amours ; et trop occupée des douleurs d'un père inconsolable pour songer à un amant, lorsque la tendresse filiale devait prendre tous ses soins et tous ses in-

stans. Je n'avais jamais vu ce vieillard. Avant de me présenter devant lui, je devais respecter son deuil et lui laisser le temps d'essuyer ses larmes. Les funérailles de la mère d'Imogène étaient déjà faites. Je pris un logement dans une petite hôtellerie, et je me contentai d'abord de faire des vœux pour ma bien-aimée et pour son père. Après deux jours d'impatience, je ne pus résister au désir de voir au moins les lieux qu'habitait Imogène. Je les cherchai dans Chalcédoine. Jugez de l'effroi qui vint glacer mon âme, lorsqu'on m'annonça de toutes parts que le bon marchand, se voyant sans ressources, avait disparu avec sa fille. Je parcourus, avec un cœur déchiré, la Bithynie et les pays voisins; j'errai deux ans entiers sur la face de la terre, traînant partout mes douleurs, et de-

mandant Imogène à toute la nature ,
qui était muette devant moi.

» Je m'arrêtai enfin à l'idée sinistre
qui m'avait frappé d'abord , que le
père et la fille avaient succombé au
désespoir. J'étais dans la Palestine ,
épuisé de mes courses , accablé de mes
douleurs , las de vivre misérablement
du pain de la pitié que je trempais de
mes larmes ; je soupirais uniquement
après le bonheur de revoir ma chère
Imogène ; je n'avais pas la force d'ir-
riter mon Dieu par un suicide : j'en-
traï dans ce monastère.

» J'espérais abréger , par les auste-
rités et les travaux, les maux de ma
triste vie. Je vois sans cesse la tombe
et je ne puis y descendre. Mon cœur
est plein d'Imogène , et je ne puis la
rejoindre. J'ai vingt-cinq ans , je brûle
de tous les feux d'un amour sans es-
poir , que la mort même ne veut pas
éteindre.... Ah ! mon père , il y a des

douleurs qui ne se consolent point ,
et des maux qui n'ont de terme que
dans le cercueil. »

Marcien renonça à l'espoir de consoler Phanor. Mais il lui dit en gémissant : « Frère , je vois tous vos maux et votre cœur les agrandit. Je ne tenterai pas cependant de les adoucir. Je n'ajouterai qu'un mot : songez que si votre désespoir offense l'Éternel , vous ne reverrez point Imogène. »

Cette sorte d'oracle terrassa le jeune moine. Il alla creuser sa fosse avec un front moins égaré et une joie moins effrayante.

LIVRE DEUXIÈME.

« Que les jours du vieillard sont amers, si le sourire d'une vertueuse épouse ne vient plus charmer son cœur, si sa fille infortunée gémit loin de ses yeux dans un lent désespoir!.. Le Dieu que nous adorons est le seul ami qui reste au malheureux; il lui donne l'espoir consolateur, la douce patience, et lui envoie même ici-bas quelques momens d'allégresse, en lui montrant de loin les portes de l'éternité prêtes à s'ouvrir. »

SAINT JÉRÔME.

DIEU se plaît quelquefois à éprouver la vertu dans le creuset du malheur. Il frappe les cœurs les plus nobles de ses coups les plus terribles, pour montrer aux hommes que cette terre maudite n'est que le chemin périlleux d'un monde plus juste, où les destinées ne sembleront plus abandonnées à l'a-

veugle hasard, où la vertu n'aura plus de douleurs et le crime plus de triomphes.

Le monastère du Liban allait devenir le théâtre d'une de ces rencontres cruelles, qui n'apprêtent que des scènes déplorables. Ce vieil Euthyme, qui depuis un mois menait avec tant de courage la vie austère des anachorètes, après avoir connu tous les plaisirs que donne l'opulence, ce vénérable vieillard qui ne combattait ses chagrins cachés que par la résignation et la patience, cet Euthyme était le père d'Imogène.

Phanor n'avait pu voir Euthyme dans la Bithynie; et il était bien loin de penser qu'il couchât sous le même toit avec le père de sa bien-aimée, parce que le nom qu'avait pris le vieillard n'était pas le nom qu'il portait à Chalcedoine.

Euthyme avait quitté ainsi tout ce

qui pouvait lui rappeler le souvenir d'un monde où il n'avait pas toujours été malheureux. Dans le sein d'une épouse qui lui était fidèle et chère , il avait coulé jusqu'à l'âge de la vieillesse, des jours pleins de charmes. La fortune avait souri à ses efforts; il avait acquis de grandes richesses ; et il en faisait un si noble usage , qu'elles ne lui laissaient ni tourmens ni remords. Il était le père des malheureux ; ses bienfaits se renouvelaient tous les jours ; et son nom , entouré des bénédictions du pauvre , était répété avec les accens de la vénération , dans toute la Bithynie.

Le ciel ne lui avait donné qu'une fille ; mais Imogène , parée de toutes les vertus les plus tendres , était un trésor si précieux , que chaque jour il rendait grâces à Dieu du bonheur d'en être le père. Tous les vieillards souhaitaient un enfant comme elle ; les mè-

res la proposaient à leurs filles comme le plus beau modèle ; les jeunes gens l'adoraient avec respect ; et les démons seuls auraient pu ne pas aimer Imogène.

Elle se plaisait dans la vie champêtre ; la solitude charmait son âme ; son cœur était fait pour l'amour et pour la retraite ; mais son cœur était encore vierge, jusqu'au jour où elle vit Phanor pour la première fois.

Sa jeune âme se livrait avec de doux transports au bonheur d'aimer, tandis que son père, naviguant sur les mers lointaines, voulait terminer les travaux de sa vie, par un voyage qui devait doubler son opulence et lui donner les moyens de doubler ses bienfaits.

C'est pendant ce voyage que la mère d'Imogène tomba malade. Euthyme, en remettant le pied sur le sol de sa patrie, qu'il avait résolu de ne plus

quitter désormais , apprit que sa femme était mourante. Il eût donné toutes ses grandes richesses pour allonger d'un seul jour une vie qui lui semblait inséparablement liée à la sienne. L'affreuse nouvelle le terrassa ; des pressentimens cruels accablèrent son âme. Il abandonna ses vaisseaux , et se hâta d'arriver à sa maison des champs , où il ne trouva plus que la cendre froide de l'épouse chérie qui l'avait rendu père.

Sa raison sembla s'aliéner un instant ; il embrassa sa fille en pleurs avec une douleur muette ; il ne versa point de larmes. Il fit monter Imogène sur un chameau , et partit avec elle pour Chalcédoine , emportant dans ses bras les restes inanimés de la compagne de sa vie.

Mais , lorsqu'en entrant dans la maison qui fut autrefois le séjour du bonheur , il se retrouva seul , isolé ;

lorsqu'il songea qu'il n'avait point recueilli les derniers adieux de sa bien-aimée, qu'il n'avait pu presser de ses baisers les lèvres mourantes de sa vertueuse amie, et la baigner de ses larmes, sa douleur éclata en sanglots déchirans.

Il fit faire à celle qu'il avait perdue de riches funérailles. Tous les malheureux y vinrent, tous pleurèrent avec le vieillard; tous partagèrent la douleur qui dévorait le cœur d'Imogène.

Mais les vaines pompes de la mort ne consolèrent ni le père, ni la fille. Euthyme chercha à se distraire de l'idée affreuse de ses maux, en occupant son cœur. Il fit des aumônes; il distribua aux pauvres une partie de ses biens; il songea ensuite à cacher au monde les plaies de son âme désolée; car il savait que devant ces infortunés mortels, qui pourtant ne sont pas sûrs

d'être heureux demain , l'homme qui pleure est en quelque sorte un objet d'épouvante.

Euthyme voulait régler ses affaires , réaliser ses biens , et s'en aller gémir loin de Chalcédoine. Il apprit que les vaisseaux qu'il avait laissés dans le port venaient d'être brisés par les orages , et qu'on n'avait pu sauver que de faibles débris. Il était uniquement occupé de ses propres douleurs ; il ne songea point que cette perte lui ôtait la douce jouissance de soulager les malheureux. Il se crut encore assez riche pour ses simples besoins. Mais des procès qu'on lui avait suscités dans son absence , allaient emporter le reste de sa fortune ; il s'effraya de lutter avec des fourbes , qui s'apprétaient à profiter du trouble qui l'accablait , pour consommer froidement sa ruine. Il quitta Chalcédoine le second jour , et cacha avec soin le lieu

où il voulait se retirer avec sa fille.

Il espérait adoucir ses peines dans les tendres soins de l'amitié, et attendre la mort avec plus de calme dans la solitude.

Il se réfugia chez un ami de son enfance, qui demeurait à vingt lieues de Chalcédoine, dans des rochers écartés. Une belle chaumière, le repos, l'abondance que donne la nature à ceux qui l'aiment, lui promettaient plus de douceurs que le séjour d'une ville où il n'avait plus que de pénibles souvenirs.

Imogène voulut suivre ses pas. En vain de riches parentes lui offrirent leur maison ; en vain on chercha à la séduire en lui présentant des mariages avantageux ; elle songeait à Phénor qu'elle espérait revoir ; elle pleurerait sa mère ; elle était seule désormais pour consoler le vieillard à qui elle devait le jour.

Euthyme la pressa aussi de rester à Chalcédoine. « Avec moi , lui dit-il , vous ne connaîtrez plus que les misères de la vie. Ici du moins , ma fille , vos vertus et votre beauté peuvent vous rendre heureuse épouse. »

« Mon père , répondit Imogène , je serais digne de tous vos mépris , si je songeais à moi , lorsque je ne dois vivre que pour vous. Je vous suivrai jusqu'au fond des déserts. Je travaillerai de mes mains pour vous nourrir ; j'essuierai vos larmes ; et j'espère que Dieu me fera la grâce de ne vous quitter jamais. »

Imogène et son père arrivèrent à la chaumière du vieux Syllas. Ils en furent reçus avec tant de bienveillance , et le vieil ami d'Euthyme prit une part si vive à ses malheurs , qu'il sembla dès lors que le poids en fût partagé. La douleur d'Euthyme devint moins noire ; les plaies de son cœur com-

mencèrent à se fermer , et sa fille espéra de le voir reprendre enfin un peu de goût aux choses de la vie.

Il éleva sur un roc une pierre tumulaire , où il grava le nom de celle qu'il pleurait. Tous les jours il allait y prier avec Imogène ; il revenait soulagé , et il attendait plus doucement le jour de sa délivrance.

Cependant , au milieu des douleurs que lui causaient la perte de sa mère et la tristesse de son père , Imogène brûlait constamment pour Phanor. Le feu de l'amour , qui s'était allumé dans son âme timide , mais forte , ne devait pas s'éteindre. Il devait brûler au delà des glaces de la tombe.

Quelquefois elle se reprochait secrètement de se trop livrer à cet amour. Elle pleurait Phanor , qu'elle ne revoyait plus ; et elle croyait que toutes ses larmes étaient dues à sa mère. Mais Phanor était vertueux ; sans

doute il pleurait aussi son Imogène ; il ne savait pas sa retraite ; il la cherchait peut-être !.... A mesure qu'Euthyme semblait devenir plus calme , la passion d'Imogène reprenait une voix plus indomptable. Les larmes de l'amour se mêlaient aux pleurs de la piété filiale ; l'incertitude , plus cruelle que la douleur , déchirait l'âme de la tendre vierge. Ses nuits se consumaient dans les idées lugubres ; au deuil de sa mère il lui faudrait peut-être joindre bientôt le deuil de son amant : elle avait jugé Phanor , elle savait qu'il ne supporterait pas longtemps la perte de celle qu'il avait appelée son épouse....

Euthyme s'aperçut de l'accablement d'Imogène. La vie qu'ils menaient dans les rochers était douce , mais monotone ; la fortune de Syllas était médiocre. Il s'imagina que sa fille , dévorée par l'ennui , ne supportait

plus le désert où elle avait voulu le suivre. Il la mena un jour sur la pierre où ils allaient prier.

« Ma chère fille, lui dit-il, au nom de votre mère, ne me cachez pas plus long-temps vos tristes pensées. Que je sache vos chagrins, et que je puisse vous rendre à mon tour les consolations que vous m'avez prodiguées. »

Imogène garda un moment le silence; elle rougit de l'idée qu'elle allait pleurer un amant sur le monument de sa mère. Mais elle savait que le cœur de son père lui pardonnerait, si elle était coupable; elle découvrit, avec tout le désordre d'une douleur cachée, les secrets de son âme.

Euthyme la pressa sur son cœur. « Ma fille, lui dit-il, vous êtes aussi infortunée que votre père. Je me rappelle avec larmes les temps où j'aimai pour la première fois; et je dois sentir vos peines cruelles. L'amour a ses

tourmens qui ne sont des chimères que pour les cœurs insensibles. Eh bien ! ma fille , j'irai dans les lieux où vous avez vu le jeune homme ; je saurai s'il est digne de cette tendresse que vous lui portez , et s'il mérite de partager notre misère. »

Imogène embrassa son père. Elle ne doutait point de la vertu de Phonor , et le sourire de l'espérance brilla dans tous ses traits.

Le jour suivant , dès le matin , Euthyme annonça à son vieil ami qu'il allait faire un voyage de quelques jours. Sylas s'en effraya ; il s'était habitué à vivre avec son cher Euthyme , et il tremblait de le perdre. Mais Euthyme le rassura ; il ne voulut pourtant pas lui avouer le motif de son voyage. « Je ne m'éloigne que pour quelques jours , lui dit-il , et bientôt je reviendrai près de vous. pour ne plus vous quitter. »

Imogène se troubla lorsqu'elle vit son père prêt à partir sitôt ; elle regretta de lui avoir confié le secret de son amour. Elle trembla pour les périls auxquels le vieillard allait s'exposer à cause d'elle, pour les fatigues qui accableraient son âge. Il allait revoir la maison qu'il avait habitée dans des temps plus heureux.... Ses chagrins se renouvelleront ; ses douleurs, qui semblent calmées, reprendront toute leur force.

Elle essaya de le détourner de ce voyage. Mais le vieillard voulut partir : « Vous souffrez ma fille, dit-il à Imogène ; peut-être serai-je assez aimé du ciel pour couronner un amour qui ferait votre bonheur, et qui retracerait à mon souvenir les plus doux instans de ma vie. Que je m'applaudirais d'avoir supporté un peu de lassitude, si, en mourant, je vous laissais heureuse ! »

Euthyme se hâta de partir. Sa fille

et son ami le conduisirent assez loin , et ne le quittèrent que lorsqu'il l'exigea avec force. Imogène , qui ne pouvait le suivre , retourna dans la chaumière avec le vieux Syllas. Elle était accablée, inquiète, triste et pensive. Son vieil hôte attribuait cet accablement à la seule inquiétude : il ne songeait plus qu'Imogène était dans l'âge de l'amour. Elle alla sur le soir se mettre à genoux devant le monument de sa mère. « O la plus tendre des mères, lui dit-elle, conserve-moi le cœur de Phanor, s'il est toujours digne d'être aimé. Que ton ombre sacrée protège les pas de mon respectable père. Veille sur le vieillard qui t'a toujours aimée, et qui te fut si cher. Répands dans son cœur la patience et le doux espoir. Ramène mon père dans la solitude qu'il a choisie ; que la fatigue respecte sa vieillesse ; que les soucis s'éloignent de son cœur, et que la joie brille dans

ses yeux. Qu'il ramène avec lui..... »

Elle s'arrêta en versant des larmes ; et les jours qui suivirent , elle revint prier devant sa mère.

Il ne fallait que six journées pour le voyage du vieil Euthyme. Le soleil s'était levé pour la neuvième fois depuis son départ , et il ne revenait point. Imogène en pleurs condamnait son malheureux amour ; mais elle ne maudissait point Phanor. Elle priait, le front dans la poussière , pour le retour de son père ; elle frémissait de la déchirante idée que peut-être..... Grand Dieu ! si elle avait causé la mort du malheureux vieillard !.... Un mois se passa dans cette situation affreuse ; les inquiétudes mortelles , les plus sombres pressentimens assiégeaient Imogène. Être orpheline !..... mais avoir perdu ainsi le meilleur des pères !....

Imogène désespérée allait partir à

la recherche d'Euthyme , lorsqu'enfin il reparut , mais seul , pâle , défait , accablé de fatigue , et la douleur dans les regards. La jeune vierge , tremblante et muette , l'embrassa et pleura en silence ; elle n'osait faire des questions dont elle sentait que les réponses seraient tristes.

» C'en est fait , dit le vieil Euthyme , mon enfant , nous ne connaissons plus le bonheur et nous ne verrons plus d'heureux. Phanor était digne de ton amour. Mais apprête toutes les forces de ton âme : il est perdu pour nous ! »

Le cœur de la jeune fille se gonfla ; il lui sembla que toutes ses veines allaient se rompre , mais elle ne poussa point de cris , elle ne prononça point de paroles ; elle jeta sur son père des yeux noyés de larmes , qui semblaient lui dire : Achevez.

Le vieillard la comprit ; il ne voulut pas suspendre plus long-temps la peine

qui pesait sur son cœur et qui déchirait d'avance l'âme d'Imogène. Il lui apprit que Phanor avait disparu, lorsqu'il avait su le départ d'Imogène et de son père ; et qu'on croyait qu'il avait terminé ses jours par le désespoir.

Imogène ne s'évanouit point : ses douleurs trop fortes la soutinrent , mais elle ne put dire un seul mot, pour consoler ou pour remercier son père ; elle resta muette.

Le vieux Syllas ne chercha à soulager leurs douleurs qu'en y prenant part. Il pleura avec ses hôtes , il adoucit peu à peu les chagrins d'Euthyme ; mais il ne put ramener la sérénité dans le cœur d'Imogène. « J'ai perdu ma bonne mère , disait-elle ; l'ami de mon cœur n'est plus ; mon père est penché vers la tombe ; qu'ai-je à faire encore ici-bas ? »

Ses charmes se ternirent dans les

larmes ; sa fraîcheur s'évanouit ; elle ne fut bientôt plus reconnaissable. Cependant elle cachait ses peines secrètes au cœur de son père.

Euthyme , qui croyait les douleurs de sa fille un peu calmées , et qui devenait plus mélancolique à mesure qu'il était moins désespéré , ne demandait à Dieu que la paix de l'âme pour sa fille. Il lui prodiguait à son tour les consolations ; il se flattait d'endormir le feu de ses douleurs. Mais il n'osait la nourrir d'espérances.

Une nuit, que l'astre des malheureux versait sur la nature ses rayons tranquilles , Imogène vit son père sortir de la chaumière et se rendre seul au monument pour prier ; elle le vit une heure après rentrer tout en larmes ; elle se reprocha les maux qu'elle répandait sur ses vieux jours , et résolut de mieux déguiser à l'avenir ses noirs sentimens. Elle affecta un

air plus calme ; elle étouffa ses sanglots , s'efforça de gémir en silence , et de sourire devant son père.

Euthyme étonné crut que ses prières avaient enfin monté jusqu'au ciel ; il se réjouit de voir sa fille moins désolée.

Durant quelques mois , elle parut moins accablée de ses regrets : il semblait qu'elle eût vaincu son amour sans espoir. Mais elle ne pouvait soutenir long-temps cette contrainte , et montrer toujours un front serein lorsque son âme était bouleversée. Elle chercha les moyens de terminer tant de peines. Hélas ! que pouvait faire une jeune vierge de dix-sept ans , avec un cœur plein de force , mais aussi avec toute l'ingénuité de l'âge timide.

Son père lui offrit lui-même ce qu'elle souhaitait. Un jour qu'ils étaient seuls , Euthyme dit à sa fille : « Il me semble , mon Imogène , que Dieu

vous a donné le calme du cœur. Mais vous êtes dans l'âge des passions. La solitude ramènera peut-être votre amour. Il faut le fuir pendant qu'il est moins à craindre. Retournez à Chalcédoine ; vous trouverez un époux qui fera son bonheur de vous aimer ; et vos jours seront moins cruels. »

« Eh ! pourrais-je vous quitter, mon père , répondit Imogène ? Qui prendrait soin de vos vieux ans ? qui viendrait pleurer avec vous sur la tombe de ma bonne mère ? »

« Je serai bien moins malheureux que tu ne le penses , ma fille , dit le vieillard. Si je puis avant de mourir te savoir plus tranquille , je trouverai un asile dans un monastère lointain , où j'achèverai de mériter que Dieu me reçoive dans le sein de ta mère. »

» Hélas ! s'écria Imogène en fondant en larmes , vos chagrins que je croyais apaisés ne le sont donc point ?

Vous me taisiez vos douleurs comme je vous ai caché les miennes. Non, mon père, je ne suis point calme. Hélas ! mon cœur aimera jusqu'à la tombe ; et mes cendres s'animeront encore au nom de Phanor. Je mourrai fidèle à celui qui reçut mes premiers sermens, à celui qui m'attend au milieu des anges.... Mais terminons nos peines. Nos douleurs s'aggravent l'une par l'autre au lieu de se soulager. Moi aussi je voudrais aller mourir dans un monastère. Mon père, choisissez une retraite ; lorsque vous m'aurez appris que vos vœux sont prononcés, et que vous n'avez plus besoin des secours de votre fille, j'irai dans une maison de vierges pleurer Phanor, et demander à mon Dieu de vous revoir bientôt l'un et l'autre dans un monde éternel. »

Euthyme pleura avec sa fille. Mais,

depuis ce moment, ils sentirent qu'il fallait se séparer et mourir.

Dix jours se passèrent dans les plus tristes adieux. Euthyme enfin fit un vertueux effort; il s'arracha des bras de sa fille, et partit pour la terre sainte avec une caravane de pèlerins. Sylas ramena l'inconsolable Imogène, après qu'elle eut embrassé son père pour la dernière fois, en recevant sa bénédiction et son adieu éternel; et le vieil Euthyme arriva dans la Palestine.

Il alla prier pour sa fille, sur le tombeau de l'Homme-Dieu, traîna quelques jours ses douleurs dans les rochers témoins de nos plus augustes mystères, visita les saints lieux, et vint s'enfermer dans le monastère du Liban.

C'est là qu'il vivait depuis un mois sous le même toit que Phanor, ne soupçonnant pas que l'amant de sa

filles vécût encore , mais sans pouvoir jamais être à elle ; et n'ayant guère le hasard de le savoir , parce que les frères du couvent ne prononçaient presque point d'autre nom que celui de frère , et parce que le bon Marcien , avec le vieil abbé , connaissaient seuls le nom de l'amant d'Imogène.

C'est là qu'Euthyme rongeaient ses chagrins , cherchant à les oublier dans les austérités , le travail et la prière , se voulant persuader que son cœur était moins agité , pleurant sa femme , désirant la mort , et déjà inconsolable de ne plus voir sa fille.

Cependant le jour des vœux solennels était arrivé. La cloche du monastère sonna le tintement de la mort , et tous les frères se rendirent à la chapelle.

Le soleil était au terme de sa course ; depuis le matin tous les frères se préparaient , dans le jeûne et la prière ,

à invoquer l'Éternel. Ils allaient appeler les bénédictions du Très-Haut sur le vieillard.

Euthyme ne songeait qu'à sa fille; il combattait avec un reste de courage l'idée de ne plus la revoir; il se pénétrait de la consolante idée qu'il la retrouverait auprès de son Dieu. Mais son âme était écrasée par les combats qu'il livrait à sa douleur.

Plusieurs frères reçurent la sainte communion; l'abbé avait le matin célébré la messe; Euthyme était pénétré; mais la piété n'étouffait pas tous ses tristes souvenirs. Après qu'on eut chanté les prières du soir, le plus vieux des anachorètes commença, sur un rythme lamentable, les psaumes de la pénitence. Les frères sortirent en procession sur les rochers, qui répondaient à leurs voix plaintives; la terre qu'ils arrosaient de saintes larmes retentissait sous le poids de leurs pas appesantis;

les vents qui gémissaient dans les rameaux du cèdre chassaient les nuages, et obscurcissaient les tremblantes lueurs de la lune ; l'écho répétait la mélodie gémissante des anachorètes.

L'abbé s'arrêta sur un sommet aride, où devait se consommer le sacrifice. Il parla avec une douce effusion de cœur sur les misères du monde, sur l'amour de Dieu, et sur le prix de la pénitence. Les plaintes de Jérémie et les litanies de la Vierge succédèrent à l'instruction ; après quoi deux frères présentèrent le vieil Euthyme.

La nuit s'avancait ; la lune éclairait les rochers par intervalle ; les voix brisées de ces moines austères étaient le seul bruit qui frappât les airs. La solennité des chants lugubres, le voisinage des lieux saints, le sol sacré qu'il foulait alors, l'heure mystérieuse, le silence de la nuit, les figures vénérables qui l'entouraient, en imposèrent

au vieil Euthyme. Il tomba à genoux; il crut voir du haut des cieux Dieu exigeant son sacrifice, l'ombre de l'épouse chérie qui lui tendait les bras, et le spectre glorieux d'Imogène s'élevant aux plaines de l'éternité. Il versa des larmes

« Frère, lui dit l'abbé, que le Dieu de miséricorde vous donne la paix! »

Il se fit un silence. Un moine reprit : « Frère que la mort soit pour vous un moment heureux! Que votre âme la désire! »

Après un nouveau silence, un troisième moine dit : « Frère, le repos éternel sera le prix de ceux qui auront combattu. »

L'abbé ayant béni Euthyme, lui fit une croix sur la poitrine avec l'eau consacrée, et lui demanda : « Mon frère, vous renoncez à ce vain monde? »

« J'y renonce, » répondit le vieillard. »

« Vous promettez de n'y conserver aucun souvenir ? »

Euthyme resta un moment sans répondre, puis il répliqua : « Ne puis-je quelquefois songer sans crime à la vertu malheureuse que j'ai laissée sur la terre ? »

— « Vous devez oublier les choses de la terre, puisque vous n'êtes plus de ce monde. »

— « Hélas ! mon cœur est encore plein des affections paternelles. »

— « Priez Dieu qu'il veille sur ceux que vous avez aimés. Recommandez à ce Dieu de clémence l'enfant qui marche dans le chemin de la vertu. Mais comprimez des affections périssables ; vous frapperez bientôt aux portes de l'éternité. Apprêtez-vous au dernier voyage. Dieu sonde votre cœur. »

« Ah ! ce cœur est pur, répondit

Euthyme ; jamais il n'a connu les sentimens coupables. »

— « Que Dieu seul le remplisse ! Promettez-vous de ne plus respirer que pour Dieu. »

— « Je le promets. » En prononçant ces mots d'une voix éternite, le vieillard se mit à verser des larmes. Il jurait d'oublier sa fille ; et jamais, peut-être, il ne l'avait tant aimée. Sa voix restait muette devant l'austérité terrible de l'abbé ; son cœur brisé se soulevait avec violence ; il ne songeait qu'avec effroi qu'après s'être privé de sa fille, il ne devait même plus pleurer sur elle... Mille réflexions cruelles se succédaient en un instant dans son esprit. Ce Dieu si bon exigeait-il de si affreux sacrifices ?... Que la vie allait lui paraître longue !... Il soupirait après l'instant heureux qui devait le réunir à sa vertueuse épouse. Il désirait qu'Imogène ne restât pas après

lui sur cette terre misérable. Mais, si jeune, Imogène pouvait vivre long-temps encore.... Quelles années que celles qu'il fallait passer en l'oubliant !....

Tous les moines en prières étaient calmes; le seul Phanor souffrait comme Euthyme des peines intérieures, qu'il était loin de songer que ce bon vieillard qu'il voyait gémir, l'eût cherché long-temps pour lui donner Imogène et le bonheur ! Ah ! combien il l'eût aimé ! Avec quelle vive ardeur, il eût pris part à ses maux, s'il eût connu le père de sa bien-aimée !

Mais nul autre que Phanor ne remarquait les agitations d'Euthyme. Après les prières silencieuses, l'abbé s'écria d'une voix grave et solennelle : « Dieu des infortunés, grand Dieu ! qui réserves à tes serviteurs les palmes des élus, écarte loin de nous le crime et la tiédeur; souris à nos efforts, ranime

notre courage ; que tes bras soient ouverts au vieillard qui t'implore, et que son sacrifice plaise à ta clémence. Grand Dieu ! qu'il marche dans tes voies saintes , et qu'il aille bientôt t'adorer avec les anges. »

Tous les anachorètes prononcèrent des vœux semblables. On étendit le vieillard sur le rocher nu ; on le couvrit d'un linceul noir ; on jeta sur lui l'eau des sacrifices ; l'abbé répandit sur son corps un peu de terre ; et les hymnes de la mort retentirent dans les montagnes.

Après ces chants de deuil, on reconduisit le nouveau frère au monastère, Euthyme marchait, le cœur navré ; ses yeux s'emplissaient de larmes sanglantes ; et sa poitrine se gonflait. Souvent il prenait les mouvemens de son cœur pour les oppressions de l'allégresse ; il se réjouissait de se voir consacré à Dieu ; mais à côté de cette pensée au-

guste, il retrouvait l'idée d'Imogène, qu'il ne devait plus revoir...

Les jours suivans se passèrent sans que son cœur devînt plus calme. Il se fût trouvé heureux, il eût attendu avec joie l'heure suprême, si sa fille n'eût été sans cesse présente à sa mémoire.

Il songea qu'il fallait lui apprendre les vœux qu'il venait de former. Quelle lettre douloureuse il allait lui écrire ! « J'aurais dû peut-être, disait-il en lui-même, ne pas contracter ces vœux éternels ! Mais hélas ! pouvais-je revoir ma fille, peser sur sa jeunesse, renouveler tous ses chagrins ? Non ; il vaut mieux que, comme moi, elle embrasse la vie solitaire ; elle attendra loin du monde la fin de ses tristes jours. »

Il voulut donc lui écrire ; mais la seule pensée des adieux qu'il fallait lui faire anéantissait toutes ses facultés.

Il passait les nuits dans les larmes, et les journées dans les austérités et le travail. Ses forces furent bientôt épuisées : il tomba malade.

L'abbé vint le voir un jour : « Mon frère lui dit-il, vous êtes malheureux. Dieu ne demande pas des efforts au-dessus de la puissance humaine. Dites-moi quels sont vos maux. Peut-être y porterons-nous remède. Nous aimons vos vertus, et nous gémissons avec vous, si vos douleurs ne sont pas un outrage à l'Éternel. »

« O mon père ! répondit Euthyme, je mourrais bien malheureux, si j'offensais mon Dieu. Je vous ai dit les peines qui m'accablent. J'ai laissé dans le monde un enfant que l'infortune poursuit ; ses vertus m'ont longtemps consolé ; le désespoir presse peut-être son cœur.... » Euthyme pleura. Le vénérable abbé, trompé par ces mots vagues : « J'ai laissé dans le

monde un enfant...» comprit qu'Euthyme avait un fils qui lui était cher. Loin de l'âge et des lieux où l'on se plaît à voir une femme, uniquement occupé de son Dieu, l'abbé ne songea point que l'enfant chéri d'Euthyme pouvait être une fille.

Il versa quelques larmes avec lui. « Mon frère, lui dit-il, après un moment de silence, ce serait servir Dieu que d'arracher un jeune infortuné au désespoir. Allez chercher cet enfant qui vous cause tant de regrets. Qu'il vienne au monastère ; qu'il marche devant la face de l'Éternel ; il vivra au milieu de nous ; votre vie sera plus paisible et votre mort plus douce.... Que Dieu vous donne la paix des justes ! » En achevant ces mots, l'abbé se retira.

L'étonnement d'Euthyme était si grand, qu'il n'avait pu répondre. D'ailleurs un mouvement de joie qu'il démêlait mal le poussait à suivre les

ordres de l'abbé. Une erreur innocente pouvait-elle offenser Dieu ? Le cœur d'Imogène était si pur, que son père ne craignait point de l'amener au monastère, sous un habit d'homme. Que pouvait craindre l'innocence même dans l'austère retraite de la vertu pénitente ?

Tous les scrupules d'Enthyme étaient si fortement combattus par l'idée de revoir Imogène, et de mourir auprès d'elle, qu'il se décida bientôt à retourner dans la Bithynie.

Quel bonheur de presser encore une fois dans ses bras une fille idolâtrée, le seul bien que le ciel lui eût laissé dans le monde, le seul objet de toutes les affections de son âme ! Il écarta toute pensée des périls qu'il allait amasser sur la tête de la jeune vierge. Il ne s'occupa que de la consolante perspective des instans heureux qui devaient combler ses dernières années.

Les forces et le courage lui revinrent en peu de jours ; il alla se recommander aux prières de l'abbé, quitta le monastère ; et, seul , à pied, malgré ses fatigues et son âge , il prit le chemin de la chaumière, où gémissait la tendre Imogène.

LIVRE TROISIÈME.

« La justice éternelle ne s'accorde point avec le mal. Toute faute doit être expiée ; et rien d'impur ne peut paraître devant le Seigneur. Heureux le juste, dont les fautes légères reçoivent leur châtiment ici-bas. »

SAINT AUGUSTIN.

« Ces songes viennent-ils du ciel répandre un baume sur les peines de mon âme ? ou cette ombre si chère n'est-elle qu'un spectre cruel envoyé pour m'annoncer l'heure terrible ? »

SAINTE THÉRÈSE.

IMOGENE, dans les rochers où elle avait enseveli sa jeunesse, ne pensait pas que ses misères pussent s'accroître ; et elle avait à peine commencé de sentir. Elle était orpheline, elle pleurait sa tendre mère et son

amant qu'elle ne croyait revoir jamais ; elle était privée de l'appui de son vieux père ; et , avant d'entendre sonner l'heure de sa dix-huitième année , elle se trouvait seule dans ce triste monde , où son âme sensible lui avait fait espérer quelque bonheur.

Comment le ciel qu'elle n'avait point offensé pouvait-il accabler son cœur ? ce Dieu qu'elle adorait avec toutes les émotions de l'amour , cet être si bon et si miséricordieux pouvait-il prendre plaisir à voir souffrir la timide innocence ?....

Quelquefois , égarée sur ses rochers solitaires , et plongée dans les méditations , la jeune vierge cherchait à sonder les replis de son âme ; elle demandait à son cœur ingénu s'il n'était pas la cause de tant d'infortunes. Les scrupules assiégèrent bientôt son imagination fatiguée. « Dans cette religion sainte que j'ai le bonheur de suivre ,

disait-elle un jour , tout amour n'est pas pur. Dieu seul doit occuper l'âme entière de ses enfans. Peut-être l'ai-je offensé? Phanor peut-être conçut des vœux coupables..... Se peut-il bien qu'il ait bravé son Dieu jusqu'à rompre le fil de la vie qu'il en avait reçue!..... Oh! non , le désespoir et la douleur ont abrégé ses jours ; et moi je vis encore !.... Il m'attend dans un monde plus heureux ; il compte sur mon serment solennel.... Mais ce serment sacré , je l'ai fait sans consulter mon père. Et si sa douce autorité eût moins cherché mon bonheur , s'il m'eût forcée de renoncer à un amour que je n'avais pas encore confié à ma vertueuse mère , je devenais parjure!..... Ah! voilà mon crime!..... Grand Dieu! serez vous moins clément que mon père?... pardonnez..... »

Elle s'arrêta à ces mots ; sa démar-

che précipitée l'avait conduite à la maison du vieux prêtre qui exerçait le saint ministère dans les hameaux voisins. A l'abri des faiblesses dans l'âge des orages, le cœur de cet homme avait toujours été calme. Jamais il n'avait connu les douces émotions. Il avait quatre-vingts ans, et son front n'était point frappé de ces rides, que les passions seules impriment sur le front des malheureux mortels. Souvent ses discours austères avaient effrayé la timide Imogène. Elle fit pourtant assez d'efforts sur elle-même, pour se présenter devant lui ; elle dévoila l'état de son cœur et avoua toutes ses amours et toutes ses frayeurs.

« Infortunée ! s'écria le prêtre, cessez de vous étonner de vos maux, qui ne sont plus qu'un châtiment. Dieu seul doit occuper vos pensées toutes entières ; c'est l'outrager que

de songer encore à un amant qu'il vous ôte.

» Vous avez commis une faute mortelle ! votre amour fut coupable , dès lors que vous n'aimiez pas un époux. Vous avez offensé les devoirs sacrés de la piété filiale et les lois saintes de l'Éternel. Le choix d'un époux présenté par votre père devait seul vous obliger à renoncer à la pureté des vierges.

» Hélas ! répondit Imogène , mon père m'a pardonné. »

« Eh ! bien ! répondit le prêtre , ne songez donc plus qu'à apaiser le courroux du Dieu terrible. Que la vie sévère des pénitentes expie votre faute ; vous ne laverez votre amour que dans les larmes.... Eh quoi ! si le père que vous aviez offensé eût fait choix d'un autre époux , vous ne portiez dans la couche nuptiale que les froideurs et la haine ; votre cœur

brûlait d'une flamme adultère ! et le frémissement du repentir ne vous remplit pas d'horreur ! Humiliez votre front, fille imprudente, et sachez souffrir sans vous plaindre...

Imogène revint à la chaumière, le cœur déchiré. Elle ne souhaitait plus que d'aller languir dans les remords et mourir de douleur dans un monastère.

Mais son père lui avait pardonné ! Quel était donc son crime ? Elle s'efforçait de bannir à jamais Phanor de sa mémoire ; mais elle sentait, malgré elle, de quelles affreuses douleurs elle serait à jamais déchirée, si Phanor reparaisait à ses yeux, après qu'elle aurait prononcé les vœux monastiques...

Auprès de ces pensées terribles, se présentait le souvenir d'Euthyme. Elle parcourait les rochers où elle avait pleuré avec son père. Elle attendait

chaque jour une lettre qu'elle redoutait chaque jour de recevoir. Un pressentiment lui disait qu'elle reverrait Euthyme ; elle espérait qu'il ne se plairait point au monastère , et qu'il reviendrait avec sa fille.

Un jour qu'elle avait prié sur le tombeau de sa mère , et qu'au souvenir d'Euthyme se mêlait malgré elle le souvenir de Phanor , Imogène s'avança avec Sy las sur une colline dont le sommet découvrait une plaine immense vers le chemin de la Palestine. Ils s'arrêtèrent au pied d'un arbre , en songeant qu'en ce même moment peut-être , Euthyme avait les yeux tournés vers la Bithynie. Au même instant ils aperçurent , à peu de distance , un moine harassé de fatigues et couvert de poussière , qui pressait ses pas pesans pour arriver plus vite. Imogène sentit , aux battemens précipités de son cœur , qu'elle ne se trom-

pait pas : elle courut, elle vola dans les bras de son vieux père.

Euthyme chancela et n'eut que la force de tomber sur une longue pierre qui couvrait un tombeau. Il oublia ses fatigues pour s'épuiser de tendresse ; et ce ne fut qu'un peu tard qu'il put reconnaître et embrasser Syllas.

Imogène semblait avoir oublié sa noire mélancolie ; le sourire embellissait ses lèvres ; elle soutint avec courage les pas de son vieux père , le reconduisit à la cabane hospitalière , et s'aperçut , avec étonnement sans doute , qu'elle pouvait avoir encore quelques momens heureux.

Le reste de la journée se passa dans les plus douces effusions de la tendresse ; le bon père fut fêté ; on le fit mettre au lit ; il était tellement hors de lui-même , qu'il oublia les règles austères auxquelles il s'était soumis par ses vœux.

Il attribua à un bienfait du ciel le sommeil profond qui vint lui rendre quelque force; et le lendemain, aussitôt qu'il fut levé, il alla prier, avec sa fille et son vieil ami, sur le tombeau de sa femme. Imogène avait peu dormi; elle était trop occupée de son père, elle n'avait pu encore que lui parler du bonheur de le revoir; elle commençait à réfléchir sur l'habit de moine dont elle le voyait revêtu; quelques larmes qui s'échappèrent des yeux du vieillard, lorsqu'il les fixait sur Imogène, achevèrent d'inquiéter la jeune vierge.

« Enfin, mon père, lui dit-elle, vous m'êtes rendu! Aurons-nous le bonheur d'achever nos jours ensemble? »

« Je l'espère, ma fille, dit le vieillard. J'ai prononcé les vœux solennels; cependant je suis assez heureux pour vous revoir, pour vous embras-

ser, pour achever ma vie auprès de vous, si vous voulez encore suivre votre vieux père. »

Imogène était prête à s'exiler dans les déserts les plus horribles. Elle promit à son père d'accompagner ses pas jusqu'au bout du monde, et de soigner sa vieillesse. « J'espère, ajouta-t-elle, que je n'aurai ni le malheur ni la force de vous survivre. »

Le vieillard raconta à sa fille tout ce qui s'était passé, l'entretien qu'il avait eu avec l'abbé du Liban, et la permission qu'il en avait reçue. « Prenez un habit d'homme, ma fille, dit-il à Imogène; vous viendrez avec moi chez nos saints anachorètes, mériter de rejoindre votre amant et votre mère, dans le sein de ce Dieu auprès de qui l'amour est la première vertu. »

Sylas s'effraya de la résolution d'Euthyme; il lui objecta mille dangers auxquels il allait exposer sa fille; mais

le vieillard connaissait la pureté d'Imogène et l'austérité des anachorètes.

Sylas pensait aussi aux travaux pénibles, aux pénitences sévères, et à cette vie accablante des moines du Liban, qui épuiserait bientôt les forces de la jeune vierge. Il ne voulut pas porter le découragement dans deux cœurs qui avaient besoin de vivre ensemble; il ne les détourna plus de partir; il fit faire pour la douce Imogène un habit de moine, semblable à celui de son père. On coupa ses beaux cheveux noirs, qui furent déposés sur le monument de sa mère. Elle enferma son sein d'albâtre dans les plis du cilice : ses bras furent comprimés dans la laine grossière. Mais la beauté de sa figure d'ange, sa bouche semblable à une rose, sa peau qui l'emportait sur l'ivoire, ses yeux doux comme le ciel, tout l'ensemble d'une tête charmante, ornée de mo-

destie et de pudeur, parée de la teinte languissante qui occupait son âme, faisaient d'Imogène l'objet le plus séduisant que le ciel eût jamais montré aux regards des mortels.

« Un jeune homme ne pouvait vous voir sans extase, dit le bon Syllas en souriant; maintenant craignez de vous montrer, si vous ne voulez faire le malheur de beaucoup de jeunes filles. »

Imogène voulut sourire aussi; mais elle ne le put. Son costume l'embarassait; elle n'était plus fille. Un sentiment qu'elle s'efforçait d'étouffer lui faisait regretter la Bithynie; mais les vœux étaient prononcés, il fallait partir.

Euthyme ne prit que trois jours d'un repos qui lui était nécessaire; il fit ensuite ses adieux à Syllas; il embrassa ce vieil ami, et souhaita sur sa tête toutes les bénédictions de l'Éternel.

Sylas pleura en se voyant désormais redevenu seul. Il s'était habitué à vivre avec son ami ; en le perdant, il espérait du moins garder Imogène.

Euthyme ne quitta point les rochers sans aller baiser la pierre qui lui rappelait le souvenir de la plus tendre épouse ; il la baigna de ses larmes ; et il en fallut arracher Imogène, qui prononça d'un cœur brisé les derniers adieux à sa mère.

Le père et la fille, tous deux en habits religieux, se mirent en marche avec douleur ; à chaque instant ils tournaient leurs yeux humides vers les rochers qu'ils ne devaient plus revoir. Ils allaient porter leurs cendres dans une terre qui ne les avait pas vus naître, et qui ne leur rappellerait point de souvenirs.

La première journée s'écoula sans qu'ils pussent à peine dire quelques mots. Ils s'arrêtèrent pour passer la

nuit, dans un ermitage habité par quatre moines, qui leur donnèrent l'hospitalité la plus généreuse. Les bons vieillards admirèrent surtout la modestie du jeune compagnon d'Euthyme; ils demandèrent son nom. Imogène rougit; elle était si troublée qu'elle n'avait pas encore songé à prendre un nom qui convînt mieux à l'habit d'un homme. Euthyme se hâta de répondre que son fils se nommait Eudoxe; et ce fut le nom qu'Imogène porta toujours depuis.

Le plus vieux des moines, qui avaient reçu Imogène et son père, fixa attentivement la jeune vierge; et, sans pourtant deviner son sexe, il lut sur son front qu'elle était malheureuse. « Vous souffrez, mon fils, lui dit-il, ne porteriez-vous qu'à regret les vêtemens de la pénitence? »

« Non, mon père, répondit Imogène, je mets tous mes vœux à vivre

auprès de celui qui m'a donné le jour ;
mais nous avons eu bien des maux. »

« Reprenez le courage, mon enfant,
dit le vieux moine; avec tant de beauté
et sans doute une belle âme, vous ne
pouviez pas avoir à la fois le bonheur
et la vertu. Dans le monde, cette
beauté, que vous consacrez à Dieu, eût
pu vous perdre. Les misères d'ici-bas
sont de courte durée ; les récom-
penses sont éternelles. »

Après ces mots, le bon vieillard
parut agité d'un instinct prophétique ;
il étendit ses bras tremblans sur la
jeune vierge ; il pria l'Éternel de proté-
ger la faiblesse, de sourire à la vertu,
et de permettre qu'un jour ce sage en-
fant allât embellir le ciel. Puis, jetant
les yeux sur le front de la jeune fille,
il lui dit : « Mon enfant, ne deman-
dez à Dieu que le courage..... Vous
avez assez de vertus..... Apprêtez les
forces de votre âme..... Dans trois

ans, vous n'aurez plus de regrets..... »

Imogène, interdite, sentit son cœur ébranlé par divers mouvemens de joie, d'espérance et de crainte. Elle leva ses yeux reconnaissans sur le vieillard, qui le lendemain voulut encore la bénir ; et elle reprit avec plus de force le chemin de la Palestine.

Les paroles du vieux moine avaient étonné aussi le cœur d'Euthyme. Les deux infortunés marchaient avec plus de courage ; ils espéraient dans la bonté de Dieu.

Ils traversèrent ainsi la Galatie, et arrivèrent au pied des montagnes du Taurus, recevant partout une hospitalité généreuse, et passant les nuits dans ces monastères, où des vieillards pénitens consacraient à Dieu et aux malheureux tous les instans que leur laissait le travail. Car, dans ces siècles encore purs, ce n'était pas pour mener une vie souillée par la mollesse

qu'un chrétien renonçait au monde.

Mais les forces d'Euthyme s'épuisaient de jour en jour ; il ne marchait plus qu'avec la pesanteur d'un vieillard , et la tendre Imogène supportait de grandes fatigues , sans soulager beaucoup son père.

Il fallut redoubler de courage et d'efforts pour traverser le Taurus. La jeune fille s'était chargée , au pied de la montagne , d'un petit sac qui contenait un pain , une bouteille d'eau fraîche et quelques fruits séchés. Elle soutenait le bras d'Euthyme , qui montait avec peine et avec lenteur. La chaleur et l'épuisement eurent bientôt consommé le peu d'eau qu'ils avaient pris. Ils n'étaient qu'à peine à deux lieues du monastère qu'ils venaient de quitter , lorsqu'il fallut s'arrêter quelques heures.

Le ciel était sombre ; tout annonçait un orage ; mais Euthyme avait



espéré d'arriver avant la nuit à un couvent où il s'était arrêté à son premier voyage. Cependant le tonnerre gronda ; l'écho répéta les éclats prolongés de la foudre, et l'éclair sillonna les voiles du ciel. Les vents mugissaient dans les forêts avec une voix terrible ; les vieux arbres brisaient leurs racines et roulaient dans les précipices ; la pluie tomba par torrens.

Imogène et son père, réfugiés dans une caverne obscure, attendaient, en priant, la fin de la tempête. Mais le ciel ne se calmait point ; un vent glacé succéda à la pluie de l'orage. Le vieillard épuisé commença de gémir, et se crut voisin de l'heure de la mort. Son cœur s'effraya : que la mort est terrible, dans l'ancre du lion féroce, pour le malheureux qui laisse à une jeune fille le soin de ses funérailles ! « Ma fille, dit-il d'une voix éteinte, embrassez-moi pour la dernière fois ; que

je vous bénisse, ma fille, car je vois qu'il faut mourir. »

A ces mots, et tandis que le vieillard frémissait devant la mort qu'il avait tant de fois souhaitée, mais qu'il ne croyait pas recevoir dans de telles angoisses, Imogène, hors d'elle-même, poussa les cris du désespoir ; elle courut hors de la caverne prendre un peu d'eau que la pluie avait versée avec abondance, élevant toujours vers le ciel ses clameurs suppliantes.

Les cris de la jeune vierge ébranlèrent les échos ; un mortel, qui vivait dans ces lieux horribles, les entendit, et au moment où Imogène s'efforçait de ranimer le souffle de la vie dans son tendre père, elle entendit à quelques pas la marche d'un être vivant. Un frissonnement soudain ébranla tous ses nerfs. « Est-ce le tigre furieux ? » s'écria-t-elle. Ah ! du moins nous ne serons plus séparés. » Elle serrait son

père dans ses bras , lorsqu'une voix grêle et brisée fit entendre ces paroles : « Que Dieu soit béni , si je puis vous apporter quelque secours ! »

Le cœur de la jeune vierge se rassura. Elle se jeta aux pieds du vieux solitaire , et le pria de sauver son père mourant. L'inconnu , aidé par Imogène , prit aussitôt le faible Euthyme par le bras ; on le porta dans une cellule pratiquée dans le roc ; on le mit sur un petit lit destiné à l'hospitalité. Le solitaire prodigua tous les soins les plus tendres.

Euthyme reprit quelques forces. Sa fille , entièrement livrée aux soins de la piété filiale , ne vit rien , ne remarqua pas même la figure du bon ermite qui avait sauvé son père ; et la nuit se passa dans le silence.

Le lendemain matin , Euthyme rendu à la vie remercia son hôte ; Imogène joignit ses vives actions de grâces

à celles de son père , et pria l'anachorète de permettre qu'Euthyme restât encore ce jour-là dans sa retraite. Elle remarqua en même temps , sous le plus austère habit d'ermite , une figure accablée par les peines et la vieillesse , mais qui portait néanmoins les traces d'une grande beauté.

Le solitaire était petit , mince ; il avait une voix faible , une peau fine et blanche. Imogène étonnée s'imagina que cet ermite était une femme comme elle ; cette idée l'intéressa. Elle examina son hôte , et ne vit rien qui pût confirmer ou détruire ses soupçons.

L'ermite ne se lassait pas non plus de considérer Imogène habillée en moine ; et souvent leurs yeux s'étonnaient de se rencontrer. Mais toutes deux avaient un grand désir de se connaître. Imogène fit part de ses pensées à son père ; Euthyme sur-

pris ressentit le même intérêt pour son hôte. Ses forces revenaient à mesure que le repos dissipait ses fatigues. Sur le soir, après le repas, il dit au bon ermite : « Mon frère , vous nous pardonnerez sans doute une prière qui ne vous offense point. Je vous dois le peu de jours qui me restent à vivre. Je serais heureux de vous mieux connaître et d'emporter le souvenir de votre nom. »

« Frère, répondit l'ermite, vous me demandez une chose qu'on n'a point encore exigée de moi. Mais peut-être votre jeune fils a-t-il deviné une partie de ce que vous voulez savoir. Je veux bien vous dire en peu de mots qui je suis , vous me ferez connaître après les hôtes que j'ai pu obliger un moment.

« Je suis une femme , et je me nomme Photine. Je suis née dans Athènes d'une famille peu fortunée.

J'eus le bonheur d'être élevée dans la religion chrétienne ; mais à douze ans je fus orpheline. Livrée à moi-même, je fréquentai des amies abandonnées aux plaisirs ; je partageai leurs débauches, et mes jours se passèrent dans l'oubli de mon Dieu et des plus saints devoirs.

» A vingt-cinq ans, je partis avec une de mes amies pour la Palestine. Nous fûmes obligées de faire par mer une partie du voyage. Une tempête violente brisa notre navire ; tout l'équipage périt à mes yeux. Je me sauvai seule avec ma compagne, sur un débris du vaisseau. Mais notre mort ne nous sembla retardée que de quelques heures.

» Nous flottions à la merci des vents sur les flots agités ; la terrible catastrophe qui venait d'avoir lieu, les dangers qui nous entouraient, la fragilité de la vie humaine, tout nous

rappela à cette religion que nous avions toutes deux oubliée.

» Pendant qu'un sincère repentir touchait nos cœurs, et qu'en attendant la mort nous demandions à Dieu le pardon de nos désordres, la nuit vint; le frêle radeau qui nous portait alla heurter contre un roc; nous poussâmes toutes deux les cris de la détresse, auxquels répondit un vieillard qui se hâta d'accourir.

» A la faible lueur des étoiles, j'aperçus bientôt une figure vénérable, qui descendit en invoquant l'Éternel, jusqu'au bord de la mer, et qui nous déposa heureusement sur le rivage. C'était le saint homme Nicistrate. Il vivait seul sur le rocher sauvage, et ne voyait qu'un bon pêcheur, qui lui apportait tous les mois quelques provisions, et qui allait en échange vendre dans les hameaux voisins

les paniers que Nicostrate s'occupait à tresser.

» Il parut un peu effrayé de voir deux jeunes femmes ; car mon amie n'avait pas plus de vingt-deux ans. Toutefois la charité fut seule écoutée ; il nous conduisit à sa cellule , fit un grand feu pour nous réchauffer , nous servit un repas qu'il composa de tout ce qu'il avait de meilleur , et alla prendre un peu de sommeil dans une petite grotte voisine.

» La figure de ce vieillard , ses discours attendrissans , ses soins , la sérénité de son âme achevèrent de nous toucher. L'éternité se présenta à nos yeux , avec sa solennité imposante. Nos âmes ébranlées renoncèrent au monde et ne soupirèrent plus que pour la pénitence. Nous voulions révéler nos fautes au bon Nicostrate , et suivre dans les austérités , sur le rocher où le

ciel nous avait conduites, le genre de vie qu'il nous imposerait.

» Cette résolution n'était pas un caprice de vertu ; c'était un retour sincère ; et j'ai toujours regardé notre naufrage comme un effet des desseins de Dieu, qui jetait sur nous un regard de bonté.

» Le lendemain matin , Nicostrate vint nous voir. « Jusqu'ici, nous dit-il, j'ai vécu seul loin des passions humaines ; j'ai trouvé la vertu ; j'ai travaillé pour le ciel ; je serais moins libre avec vous. Votre jeunesse et vos charmes effraient ma vieillesse même. Malheur à l'homme présomptueux qui brave le danger ! je dois vous fuir. Si Dieu daigne toucher vos cœur, songez à l'éternité. »

» Mon père, répondit ma compagne, avant d'abandonner deux infortunées, qui veulent achever ici dans la pénitence une vie commencée dans le

crime, laissez-nous du moins vos conseils, appelez sur nous l'esprit de sagesse; mais surtout daignez entendre l'aveu de nos fautes et nous réconcilier avec le ciel.

» Othilda fondit en larmes en achevant ces mots, et se jeta aux pieds du vieillard.

» Ma fille, lui répondit Nicostrate, Dieu a touché votre cœur; ce Dieu plein de clémence ne rejettera pas l'enfant égaré qui revient dans son sein. Eh bien! avouez-lui toutes vos fautes; humiliez-vous devant le bon père que vous avez offensé, et soyez digne de ses miséricordes.

» Othilda, confuse d'entendre des paroles de paix quand sa conscience bourrelée l'accablait de tant de reproches, se prosterna devant le vieillard, et le cœur déchiré par les sanglots elle fit le tableau des désordres de sa vie.

» Nicostrate en parut troublé; mais

sans doute il songea que si le passé lui offrait une courtisane criminelle, maintenant il ne voyait plus à ses pieds qu'une malheureuse, noyée dans les larmes du plus vif repentir. « Vos fautes ont été grandes, ma fille, reprit-il ; vous devez les expier par une longue pénitence ; promettez-vous devant Dieu de subir les peines que j'oserai vous imposer en son nom ? »

» Othilda, épouvantée des souvenirs qu'elle venait de retracer , répondit qu'elle ne croirait jamais faire assez pour apaiser la vengeance divine.

» Eh bien ! dit le vieillard, Dieu vous tend les bras. Pendant sept années vous ne regarderez point le soleil ; mais tous les soirs, tournée vers le couchant , le front dans la poussière , et sans jamais prononcer le nom du Très-Haut, vous crierez au Seigneur d'une voix suppliante : O vous qui m'avez créée prenez pitié de moi.

» Quoi! mon père, répliqua Othilda, avec l'accent du désespoir, vous me jugez indigne d'une plus longue pénitence? Sept ans seulement pourront-ils expier tant de crimes.

» Ma fille, dit le vieillard, les larmes d'un cœur brisé lavent toutes les fautes. J'abrègerai vos peines; je réduis votre pénitence à l'espace de sept mois.

» Ah! pour l'amour de celui qui m'a créée, mon père, ordonnez-moi de pleurer jusqu'à la mort, sans voir la clarté des cieux.

» Fille déjà purifiée, dit le vieillard d'un ton solennel, le ciel vous est ouvert. Sept jours seulement vous rendront digne d'y paraître.

» O mon Dieu,..... s'écria Othilda d'une voix déchirante, en frappant la terre de son front

» Nicostrate étonné se leva avec enthousiasme : « Lève-toi, fille du

ciel, s'écria-t-il, tout est pardonné. » En même temps il tendit la main à la pauvre pénitente.... Mais elle était morte !

« Ce grand repentir me frappa d'une émotion qui ne sortira jamais de ma mémoire. J'enviai le sort de mon amie : elle était heureuse.

» Nicostrate bénit un coin de terre, lui donna la sépulture et récita sur elle des prières d'actions de grâces.

» J'avais l'âme accablée ; mais ce n'était point le désespoir. Je fis à mon tour l'aveu de mes fautes au bon vieillard. Je n'étais pas moins coupable qu'Othilda ; je n'eus pas le bonheur de mourir comme elle de douleur et de regrets.

» Nicostrate m'imposa de même sept ans de pénitence ; je me soumis, avec la ferme résolution de prolonger cette pénitence jusqu'à ma dernière heure. Après cela, le vieillard me

montra les paniers dont il s'occupait , le peu de provisions qui lui restaient ; il me bénit et me donna l'adieu éternel.

» Je ne me vis pas , sans quelque frémissement, seule sur le rocher sauvage. Nicostrate se jeta à la mer ; j'ai su depuis qu'il avait heureusement gagné le rivage ; et moi je m'occupai dans mon affreux désert de mériter le pardon de mes fautes passées.

» Les provisions que le vieillard m'avait laissées ne durèrent que deux mois ; j'essayai de faire des paniers , et je commençais à y réussir ; mais l'osier manqua bientôt ; et , pour comble de misères , le vieux pêcheur ne vint plus : il avait cessé de vivre.

» Je ne trouvais dans l'île aride où le ciel m'avait conduite , que des coquillages , quelquefois des œufs d'oiseaux , des fruits sauvages , et quelques plantes inconnues que je faisais cuire sous la cendre.

» Je vécus onze ans de cette sorte. Je n'avais plus de vêtemens, et je me couvrais d'une espèce de natte que j'avais tissée avec des branches d'arbrisseaux.

» Des barbares, qui faisaient le métier de corsaires dans les mers voisines, vinrent un jour visiter mon rocher ; ils m'emmenèrent, et Dieu me sauva de leurs outrages. Je fus rachetée par un religieux qui m'amena dans les montagnes du Taurus. C'est ici que je vis depuis trente ans, dans l'attente du jugement suprême, et ne souhaitant pas encore la mort, parce que je n'ai pas fait assez pour expier toutes mes fautes. »

Ah ! ma sœur, répliqua Imogène, qui donc méritera le ciel, s'il n'est pas pour vous ? Hélas ! reprit Photine, l'éternité est si belle, qu'il faut combattre pour la gagner.

Imogène tomba dans de profondes

pensées , tandis que son père avouait à Photine que le jeune moine était une vierge. Il lui conta également ses tristes aventures.

Mon enfant , dit Photine , en tirant Imogène de ses méditations , vous voyez que vous n'êtes pas seule condamnée à la pénitence. Mais du moins votre cœur est pur et votre âme sans reproche. Conservez , ma fille , votre sainte innocence ; et , parmi les vieillards avec qui vous allez vivre , songez que votre amant était périssable ; occupez-vous de Dieu seul : vous serez peut-être heureuse.

La soirée se passa en pieux entretiens. Photine ne s'effraya point de voir Imogène en habit d'homme ; la vertu sans taches des moines du Liban était connue dans toute l'Asie. D'ailleurs , elle avait compris que le bon Enthyme ne pouvait vivre sans sa fille ;

elle ne voulut point l'affliger, en lui montrant des périls imaginaires.

Le lendemain de bon matin, Photine bénit ses hôtes, qui reprirent leur voyage. Euthyme, remis de son épuisement, soutint les nouvelles fatigues, et bientôt le père et la fille arrivèrent dans la Palestine.

Demain, dit Euthyme, nous entrerons dans le monastère du Liban. Après trois mois d'absence, je ne frémis point des austérités qu'il faut suivre, puisque je vivrai auprès de mon Eudoxe : car c'était sous ce nom qu'il voulait présenter Imogène à ses frères.

La jeune vierge pensait souvent à la pauvre Photine, mais souvent aussi à l'ami qu'elle pleurait encore sous le cilice.

Hélas ! Phanor en était digne. Toujours en proie au sombre désespoir, tous les instans de sa vie lui rappelaient Imogène ; et s'il ouvrait la

bouche, les jours où il était permis de rompre le silence, ce n'était que pour s'entretenir d'Imogène avec le bon Marcien, qui désespérait de consoler ses douleurs.

Un jour de dimanche, Phanor vint trouver Marcien. Il était plus agité que de coutume. Un rayon d'espérance, qui brillait dans ses regards, faisait un singulier contraste avec l'expression douloureuse de ses traits.

« Mon fils, lui dit Marcien, Dieu a-t-il enfin exaucé nos prières ? A-t-il pris pitié de vos vertus ? vous a-t-il rendu le courage ? et votre cœur supportera-t-il le poids d'une vie dont le terme approche tous les jours ? »

« Que mon Dieu soit béni ! s'écria Phanor. Le malheur m'a fait trouver grâce devant lui. Il m'appelle ; et je vais être heureux. »

Ces mots furent prononcés avec un tel accent de désordre que Marcien

en fut effrayé. « Que s'est-il passé dans votre âme, dit-il à Phanor ? et quel espoir vous a séduit ? »

« Mon père, répliqua le jeune solitaire, j'ai revu celle qui brûle à jamais dans ce cœur déchiré... Les ravissemens de l'amour sont si doux, que je ne maudis point les peines qui m'ont accablé. Une heure consolante a effacé de mon souvenir toutes mes douleurs amères. J'ai revu celle que j'adore. Elle est avec les anges.... Je l'ai vue me sourire. O mon Dieu, que je puisse bientôt la rejoindre ! »

« Hélas ! répondit Marcien, c'est toujours le même délire. Mon fils, calmez ces pensées vaines, attendez qu'il plaise à Dieu de vous ôter de ce monde. »

« J'ai revu Imogène, reprit Phanor. Mon Dieu ne veut point m'abuser : un songe a montré à mes yeux la vierge que j'idolâtre. Je m'étais assoupi, en

demandant à mon Dieu la grâce de mourir. Je vis dans des rochers Imogène pleurant Phanor : un monstre hideux parut et voulut la dévorer. J'accourus haletant , hors de moi-même ; il était déjà trop tard : l'âme de ma bien-aimée s'élevait vers les cieux. Elle jeta sur moi un glorieux regard. « Ami , me dit-elle , j'ai pleuré sur toi ; prends courage , demain nous serons ensemble ! »

» Ces mots, plus doux que la rosée du ciel pénétrèrent tous mes sens. Je voulais supplier la jeune vierge de s'arrêter un instant encore devant moi, elle disparut. Je m'éveillai en poussant un cri plaintif ; j'étais inondé d'une sueur brûlante. O mon père , qu'il est cruel de se retrouver vivant , lorsqu'on s'est vu aux portes de l'heureuse éternité !

« Mais ce n'est point un vain songe ; c'est l'ombre de mon amante qui vient

m'annoncer que je vais être libre : c'est aujourd'hui que je dois la rejoindre. »

« Frère, reprit Marcien, l'esprit de malice envoie aux faibles pécheurs des songes perfides. Ne vous laissez point séduire à un espoir téméraire ; et, encore un coup, attendez que la bonté de Dieu vous appelle. Ce n'est point avec un cœur si lâche que l'on gagne l'éternité... »

En ce moment Imogène et son père entrèrent dans le monastère.

LIVRE QUATRIÈME.

« Si les rochers du désert et les horreurs de la solitude épouvantent votre cœur ; si vous êtes seul au monde , et s'il ne vous reste pas la main d'un ami ou d'un frère pour essuyer vos larmes , songez à Dieu , transportez votre esprit dans les palais éternels ; jouissez d'avance des délices du ciel ; et le désert aura pour vous tous ses charmes. »

SAINT JÉRÔME.

« **J**E vais donc habiter ce monastère terrible où la vie n'est qu'une lente série de maux. Mes jours seront dévorés par les austérités et la douleur. J'attendrai mon heure suprême dans les larmes , et je n'aurai connu ici-bas que le désespoir et la pénitence. Mais je vais expier mon malheureux amour... O mon Dieu , si j'ai fait une grande

faute , pardonnez ; car mon âme était pure.... Je mourrai sous le cilice , et bientôt je verrai mon Dieu.... je reverrai ma mère..... »

Telles étaient les pensées d'Imogène en entrant au monastère du Liban. Elle ne voyait qu'avec une sorte de frayeur ces rigides anachorètes brisés par les travaux et les veilles , ces cellules austères où le cercueil allait être pour elle le seul lieu de repos , ce silence éternel qui entretient les grandes douleurs , et ces rocs desséchés qui rappellent à l'esprit toutes les misères humaines.

Euthyme conduisit sa fille aux pieds du vénérable abbé , qui reçut le père avec bienveillance , et qui bénit l'enfant avec bonté. « Eudoxe , lui dit-il , votre modestie et votre douceur me persuadent que votre père avait raison de pleurer sur vous. Je souhaite que vous supportiez avec courage la vie

sévère que vous embrassez. Je prie Dieu qu'il vous donne pour nous l'affection que vous inspirerez bientôt à nos frères. »

Tous les solitaires étaient rentrés dans le silence. Imogène , sans pouvoir désormais parler à son père , livrée à elle-même et à ses pensées , cacha ses pleurs le reste du jour et s'y abandonna toute la nuit. Jusqu'au moment d'entrer dans le monastère , elle avait repoussé les idées affligeantes qui se présentaient à son esprit ; elle s'en approchait sans amertume , ne s'occupant que de son père et de sa pénitence. Mais maintenant , plus de liberté , plus de consolation , plus de tendres effusions dans le sein paternel. Sous le même toit que son père , il faut qu'elle vive avec lui , comme si l'Océan le séparait d'elle.

Tous les moines du Liban portaient un capuce noir qui leur couvrait une

partie du visage ; leurs yeux étaient toujours fixés sur la terre ; et si aucune voix humaine ne frappait leurs oreilles , leurs regards ne pouvaient s'arrêter que sur la poussière qui les appelait au tombeau. Euthyme avait eu soin de couvrir presque tout entier le charmant visage d'Imogène , dont il espérait qu'on ne devinerait point le sexe ; et la jeune vierge ne devait plus qu'entrevoir des anachorètes semblables à des ombres lugubres , ne devait plus entendre que la voix de l'abbé , le bourdonnement des prières gémissantes , et quelquefois , un seul instant dans la semaine , les faibles consolations de son vieux père.

Ses journées allaient se passer dans le travail et les jeûnes. Tout regret d'un monde qui lui avait autrefois promis tant de charmes allait devenir criminel. Hélas ! quelles étaient ses fautes pour une pénitence si horrible ?

Le ciel n'avait-il fait cette âme innocente que pour l'accabler sous un destin si cruel ? Les austérités et toutes les horreurs de la solitude allaient peser sur elle , sans lui laisser rien des charmes purs d'une vie solitaire. Elle ne verra plus la nature ; le chant des oiseaux , la naissance des fleurs , le murmure des fontaines , toutes les pensées riantes lui sont interdites. Elle ne doit rêver que la tombe.

Jamais peut-être elle n'avait désiré plus ardemment de mourir , que dans les premiers jours qu'elle passa au Liban ; et plus elle s'efforçait d'éloigner les vœux du désespoir , plus le désir de la mort dominait son cœur.

Son malheureux père remarqua l'accablement où il l'avait plongée ; il s'aperçut trop tard que la mesure était comblée , et que les forces d'Imogène ne pouvaient suffire au poids pesant qu'il ajoutait à ses douleurs.

Le dépérissement où il la vit tomber , malgré les vaines consolations qu'il cherchait à répandre sur son âme , ses propres douleurs, les fatigues d'un long voyage , toutes ces secousses ébranlèrent le reste de vie que traînait Euthyme. Il n'y avait qu'un mois qu'il était rentré au couvent avec sa chère Imogène, lorsqu'il tomba malade pour ne plus se relever ici-bas. Il sentit approcher sa dernière heure, et fit demander à l'abbé la permission de voir seul, pour la dernière fois , son cher Eudoxe.

Imogène arriva , affectant un visage plus serein. Mais en regardant les yeux éteints de son triste père , en entendant les sons brisés de sa voix, en le voyant déjà mourir , elle ne put retenir plus long-temps ses larmes brûlantes. Elle se jeta à genoux devant lui : « Mon père, lui dit-elle, vous allez

me laisser seule. Je vais vous perdre..... »

« Ma chère fille , répondit le vieillard , c'est sans doute à cause de mes fautes que vos maux n'ont point de terme. Hélas ! je vous ai sacrifiée à mes propres désirs. Je ne pouvais vivre sans vous ; et je vous ai soumise pour moi à des austérités que je ne supportais moi-même qu'avec peine..... Je suis bien malheureux..... Ma chère fille , continua-t-il avec l'accent d'une douleur déchirante , votre père vous tend les bras ; il vous supplie de lui pardonner. »

« Ah ! mon père , reprit Imogène , c'est à moi à vous demander le pardon des chagrins que je vous ai faits. »

« Que Dieu vous donne enfin ses bénédictions , répliqua Euthyme. Qu'il verse sur vous tout le bonheur qu'il m'a ôté. Je vais mourir. J'espère

bientôt revoir votre mère ; je vais vous attendre. »

« O mon Dieu, s'écria la jeune vierge, je ne vous demande que de suivre mon père. Répandez sur sa dernière heure la sérénité du juste ; et surtout, mon Dieu, ne nous séparez plus. »

« Ne vous livrez pas au désespoir, ma fille, reprit le vieillard. Comptez sur les miséricordes de votre Dieu. Plus vos peines sont grandes, plus votre récompense sera belle. Dans peu de temps nous serons à jamais réunis.... Dites-moi, mon Imogène, vous m'avez pardonné ?.... Séchez vos larmes, ma chère fille, je vais être plus heureux. Réjouissez-vous de mon bonheur. Vous m'avez pardonné ?... Que Dieu vous donne des jours plus doux ; et je consens à passer dans les peines tout le temps que vous resterez loin de moi... Laissez-moi

dire encore deux mots, ma fille; je vais vous perdre. J'attends de vous une dernière grâce. Jurez-moi que jusqu'à la mort vous ne révélez point votre sexe, dans cette maison sainte, et que, quelque chose qu'il arrive, vous ferez tout pour ne pas laisser pénétrer votre secret. »

« Je vous le jure, mon père, reprit Imogène.... » Ses sanglots l'étouffaient; sa langue ne put rien ajouter.

L'abbé entra dans ce moment pour donner au vieillard la sainte communion. Au moment où Euthyme vit son Dieu, il tourna encore les yeux sur sa fille, semblant unir dans un même sentiment les deux objets de toutes ses affections. Il allait perdre l'un, mais il allait posséder l'autre.

On déposa le vieillard sur la cendre; on cloua devant lui son cercueil; il adora en silence le Dieu au-

quel il allait s'unir, il donna à sa fille le dernier baiser, la bénit de ses mains défaillantes, versa sur elle quelques larmes, reçut la communion, et les bras vers Imogène, les yeux vers le ciel, il rendit l'âme, au milieu de tous les moines que le tintement de la cloche avait appelés.

Phanor, étendu dans la poussière aux pieds d'Euthyme, priait sur lui et enviait son sort. Imogène mourante fut portée dans sa cellule; et les anachorètes récitèrent d'un ton morne et lamentable les prières de la mort.

Après ces chants lugubres, l'abbé fit d'une voix grave l'éloge des vertus d'Euthyme. « Il vient de naître pour le ciel, s'écria-t-il, rendons grâces à Dieu. » On porta le vieillard à la fosse, en chantant les hymnes de l'allégresse; et tout le monastère rentra bientôt dans l'ordre accoutumé.

Lorsque les sanglots de la piété fi-

liale laissèrent place aux autres sentimens qui se pressaient sur le cœur d'Imogène , elle frémit de nouveau de se voir seule , inconnue , déguisée, dans l'austère retraite de ces moines. Elle entendit les chants d'actions de grâces qui accompagnaient les funérailles de son père ; et si elle éprouva un mouvement de joie de songer que le bon vieillard s'élevait au milieu des anges, elle pleura de se voir fixée encore à la terre.

Les douleurs d'Imogène auraient pris le caractère d'une maladie grave , sans les sages discours de l'abbé , qui lui montra son père au sein du bonheur et le ciel ouvert à ceux - là seulement qui auraient combattu. Elle s'efforça donc de prendre une résolution ferme ; malgré sa faiblesse , elle se décida à suivre avec courage les travaux et les exercices du couvent , espérant que le poids de la fatigue abrégèrait bientôt

sa pénitence. On fut étonné de sa douceur, de son ardeur pour les austérités ; elle fut le modèle de ses frères.

Cependant elle vivait auprès de Phanor, et ne l'avait point encore vu. Le malheureux amant ne soupçonnait guère que ce jeune moine, dont on admirait tant le courage, était son Imogène. Leurs yeux, sans cesse baissés vers la terre, ne s'étaient point encore rencontrés ; et jamais leurs oreilles n'avaient entendu le son d'une voix chérie. Imogène ne parlait point ; et, dans l'heure accordée le dimanche aux entretiens des frères, elle allait seule demander de nouvelles forces au tombeau de son père. Phanor, plongé dans ses noires idées, errait dans les montagnes, en soupirant pour l'heure de la mort, qui ne devait pas encore sonner pour lui.

La voix d'Imogène n'était connue que de l'abbé ; elle tremblait sans cesse

de découvrir le secret de son sexe , qu'elle avait juré de tenir caché jusqu'à la mort , et que le vénérable chef du monastère ne pensait point à deviner. Phanor ne s'entretenait qu'avec le bon Marcien.

Les moines du Liban allaient toutes les semaines à un marché qui se tenait à trois lieues du monastère ; on y vendait les paniers et les autres ouvrages des solitaires ; on achetait des légumes et des fruits pour les provisions habituelles. Deux frères faisaient le voyage ; et chacun devait y aller à son tour. Mais Imogène, depuis trois mois, n'était pas encore sortie du couvent ; elle tremblait que sa voix ou son visage ne trahît le secret qu'elle avait juré. Quelques-uns des moines remarquèrent cette circonstance de la conduite d'Imogène , et l'observèrent à l'abbé, qui la fit venir : « Eudoxe , lui dit-il , pourquoi n'allez-vous pas au

marché comme vos frères? » « Je ne ne savais pas que mon tour fût venu, répondit Imogène; mais je suis prêt à obéir, toutes les fois qu'on voudra bien me commander, quel que soit l'ordre qu'on me donne. » « Eh bien ! répliqua l'abbé, vous serez du prochain voyage. »

Imogène partit donc; et les orages s'étant élevés au milieu du jour, il fallut (comme il arrivait souvent) passer la nuit dans une hôtellerie.

La fille de l'hôte n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur Imogène, qu'elle fut frappée de sa grande beauté, et attendrie de sa langueur. Comme elle prenait le jeune frère Eudoxe pour un homme, elle en devint éperdument amoureuse.

Cette fille, qui se nommait Macrine, avait une figure gracieuse, une grande fraîcheur, et l'audace impudique de ces femmes qui ne semblent vivre que pour

les plaisirs des sens ; elle ne douta point qu'elle ne touchât le cœur du jeune solitaire, qui lui semblait aimant et sensible. Elle prodigua au frère Eudoxe les soins les plus complaisans , et voulut le faire coucher dans un lit délicat. Eudoxe embarrassé refusa les douceurs de Macrine. Hors du monastère comme dans leurs cellules, les anachorètes du Liban devaient prendre leur repos sur quatre planches ; et la timide Imogène était exacte à ces réglemens austères.

Macrine, en observant la douceur, l'embarras craintif, la pudeur du frère Eudoxe, ne l'aima que davantage ; et la jeune vierge ne remarqua rien de cette tendresse qu'elle ne s'attendait pas à faire naître.

Macrine vit bien que son amour ne serait pas deviné ; elle se décida à en faire l'aveu ; elle y songea toute la nuit ; elle se représenta les charmes du jeune moine ; son imagination ardente s'en-

flamma d'un feu qu'elle ne chercha point à éteindre ; et idolâtrant le prétendu jeune homme dont l'amour lui promettait tant de délices , elle alla le trouver le lendemain matin , avant le point du jour , au moment où les deux moines allaient partir pour le Liban.

Elle prit Imogène à l'écart. La fille d'Euthyme s'effraya ; elle craignit que son sexe ne fût découvert.... « Mon frère , lui dit Macrine , vous allez être étonné. Ce n'est pas à une jeune fille qu'il appartient de jouer le rôle que je fais ici. Mais je dois rejeter toute modestie si je ne veux mourir d'amour... je vous aime , mon frère ; je n'ai pu vous voir sans brûler pour vous d'une flamme qui ne se calmera point. Abandonnez votre cœur à des sentimens si tendres ; ressentez aussi l'amour que vous m'avez inspiré , et que les plaisirs vous consolent quelquefois des austérités du monastère.... »

Imogène interdite, terrassée par un discours aussi imprévu, demeura quelques instans sans répondre. Elle voyait les nouveaux chagrins que lui préparait son funeste déguisement. Elle ne concevait point l'impudeur de Macrine. Sa pâleur et son agitation tenaient en suspens la fille de l'hôte. Elle prenait l'horreur du vice pour le désordre d'un amour naissant, et déjà elle s'applaudissait des aveux qu'elle venait de faire.

Imogène ouvrit enfin la bouche, sans oser lever les yeux sur Macrine : « Ma sœur, lui dit-elle d'une voix tremblante, vous êtes sans doute dans l'égarement : qu'espérez-vous de moi ? Je ne puis être votre époux ?... » « Et qu'importe ? répondit Macrine ; soyez heureux amant, et n'étouffez pas les plus doux sentimens du cœur. » — « L'amour est un crime, ma sœur, lorsqu'il n'est qu'une passion honteuse

qu'on est obligé de cacher. » « Mon frère reprit Macrine, tout ce qui est secret n'est pas criminel.... »

Imogène rougit ; mais elle avait la preuve qu'on ne la connaissait point. « Ma sœur , reprit-elle , mon âge ne me permet pas de vous donner des leçons. C'est vous qui répondrez devant Dieu de votre conduite. Mais je ne puis que vous plaindre , prier pour vous , et non vous donner de l'amour. »

En achevant ces mots , Eudoxe rejoignit son frère ; et ils regagnèrent le couvent en silence.

Imogène , tremblant de voir se renouveler de pareilles scènes , n'osa pourtant demander à l'abbé la permission de ne plus faire le même voyage , de peur qu'on ne voulût savoir la cause de sa répugnance.

Elle alla plus que jamais prier sur le tombeau de son père , et forma la résolution d'éviter désormais tout en-

trétien au dehors, comme elle avait su jusque-là les éviter dans le couvent.

Mais une passion désordonnée ne s'éteint pas devant les conseils de la raison. Macrine avait vu de plus près les traits charmans d'Imogène ; et, quoique fanés par la douleur, elle ne les avait que plus aimés. Elle avait entendu la douce voix du jeune moine ; elle l'aimait avec fureur, et voulait être aimée.

Quelques jours après ce voyage, dont les suites devaient être si cruelles, Imogène s'en alla un soir, une heure après le coucher du soleil, prier sur le tombeau de son père. On était dans l'hiver ; et la jeune vierge n'était guidée que par la clarté des étoiles. Elle vit au bord de la nouvelle fosse, que l'on creusait toujours d'avance, et qui attendait toujours une proie, un moine prosterné. Les sourds gémissemens qui s'échappaient de sa poitrine

Un vent violent agitait les cédres des montagnes et mêlait ses murmures aux soupirs du malheureux. La fille d'Euthyme s'efforçait de comprimer avec sa main les palpitations de son cœur. Elle entend bientôt la même prière que la veille, répétée plusieurs fois.... Elle voit le solitaire élever les yeux et les mains vers le ciel, elle l'entend confondre dans un même soupir le nom sacré de l'Éternel avec le nom chéri d'Imogène....

Oui, c'est Phanor!.... A ces mots qu'elle ne prononce que dans son âme, Imogène tombe sur le roc dépouillé, inanimée, mourante....

Lorsque les vents de la nuit lui rendirent le sentiment, elle se releva égarée; elle s'avança vers la fosse déserte.. Le jeune moine s'est retiré; hélas! il ne savait pas qu'il fût si près de son amie. La jeune vierge éperdue, errante sur les rochers qu'elle baigne de ses larmes,

demande au ciel s'il est bien vrai que Phanor vive auprès d'elle....

Le trouble qui l'égarait la retint long-temps à la tombe de son père, où elle ne priait plus. Elle rentra dans le monastère, et ne fut point maîtresse de son âme. Plus de repos désormais, plus de prières, plus d'autres pensées que celle de l'époux qu'elle a pleuré si long-temps, et qui ne peut être à elle....

Le lendemain, toute entière à ses pensées, elle voulut confirmer par ses yeux ce que ses oreilles et son cœur lui avaient dévoilé. Pour la première fois, elle leva ses regards sur les anachorètes qui vivaient autour d'elle; elle reconnut les traits de Phanor, mais flétris, mais décomposés par les rides et la pâleur. Ah! qu'il était différent de ce beau jeune homme qu'elle avait vu avec tant de charmes dans la Bithynie! et qu'il fallait l'œil d'une

amante pour le reconnaître ! Mais cette figure altérée avait été brisée par les douleurs d'un amour malheureux ! Que ces rides qui chargeaient le front de Phanor étaient belles pour le cœur d'Imogène !

Toutes ces pensées se présentèrent à la fois ; Imogène accablée se réfugia encore dans sa cellule ; et, se prosternant devant son Dieu , elle recourut enfin à la prière. Le ciel seul pouvait donner quelque courage à ce cœur ébranlé par tant de secousses. Après qu'elle eût prié, elle se sentit un peu consolée ; elle remercia son Dieu : elle regardait comme un bienfait du ciel d'avoir revu Phanor. Du moins , elle savait qu'il n'avait point terminé ses jours par le désespoir , qu'il n'avait pas oublié son Imogène , qu'il vivait , qu'ils mourraient peut-être ensemble , que la même terre recevrait leurs dé-

pouilles, et que le ciel récompenserait leur long martyre.

Tous les feux de l'amour s'étaient rallumés dans le cœur d'Imogène ; mais ce n'étaient plus ces tourmens affreux qui l'avaient écrasé : c'était un amour mélancolique. Elle respirait le même air que Phanor, et elle se sentait désormais la force d'attendre la mort.

Quelques jours se passèrent ainsi. Imogène moins désolée chérissait le monastère qui renfermait son époux. Mais elle prit plus de soin que jamais de se cacher à ses yeux. Il avait prononcé des vœux éternels ; elle tremblait de lui voir à horreur ses sermens, s'il revoyait Imogène.

Cependant on annonça à la jeune vierge qu'il fallait aller le lendemain au marché. Cet ordre la fit frémir. Elle songea à Macrine. Phanor faisait quelquefois le même voyage ; on pouvait les envoyer ensemble.

Mille périls se présentaient à son imagination. Elle ne pensa point que son amant pouvait être comme elle l'objet des poursuites d'une fille impudique : Phanor était vertueux, et le véritable amour ne connaît pas les sentimens jaloux.

Imogène partit le lendemain avec un vieil anachorète. Ce qu'elle redoutait le plus arriva. Comme on était dans le temps des plus petits jours de l'année, on ne put vendre tous les paniers que l'on avait apportés, et il fallut encore passer la nuit dans l'hôtellerie.

Macrine, qui n'avait pas oublié le jeune Eudoxe, et qui brûlait d'une passion indomptable, vint trouver Imogène pendant la nuit, et lui répéta les plus tendres aveux. La jeune vierge, toujours plus embarrassée, fit en vain parler la vertu et la voix du ciel ; la malheureuse Macrine pleurait à ses pieds, et employait toutes les

séductions qu'inspirent des désirs violens dans un cœur qui ne sait point combattre.

« Mon frère, disait-elle, si vous ne m'aimez point, si je vous suis odieuse, si je parais à vos yeux trop dépourvue des grâces de la nature, du moins prenez pitié de mon amour. Vous voyez devant vous une amante éperdue, qui se meurt si vous la dédaignez. Dites que vous m'aimerez un jour; et si je ne touche point votre cœur, que je puisse me bercer du doux espoir que ma constance et mon ardeur ne révolteront point l'âme de mon bien-aimé. » Elle ajouta tout ce que peut produire un amour désordonné dans une tête qui ne se possède plus.

Après de pénibles débats, Imogène se décidait à éveiller son frère, lorsque la fille de l'hôte, changeant en accens de fureur ses expressions de

tendresse, s'enfuit en criant d'une voix sourde : « Du moins je saurai me venger ! »

La vierge effrayée aurait pu, en se faisant connaître, éviter les dangers qui allaient croître autour d'elle ; elle respecta le secret qu'elle avait juré à son père, et s'en retourna au monastère avec les plus tristes pressentimens.

LIVRE CINQUIÈME.

« La calomnie !... c'est un monstre hideux qui se cache dans l'ombre pour déchirer sa proie ; le temps ne répare pas toujours les plaies qu'il a faites... Un cœur droit peut-il se défier du calomniateur ? il n'accuse qu'en gémissant ; il se frappe la poitrine et se plaint d'être obligé de dire le mal ; il prend le langage de la vérité et de la vertu sincère... Si l'innocence qu'il veut perdre vient à se troubler ; si le juste qu'il accuse verse les larmes de l'effroi ; si la jeune vierge s'épouvante, c'en est fait.... Ah ! les échafauds ensanglantés, les cœurs désunis, le faible en proie au désespoir, les guerres cruelles, voilà quels sont trop souvent les triomphes de la calomnie. »

SAINT BERNARD.

Que les jours de la jeune vierge sont pénibles, lorsque, seule au monde, inconnue, étrangère à la maison qu'elle

habite, elle ne voit de terme à ses maux que le cercueil ! Jamais elle ne déposera ses chagrins dans le sein d'un ami ; et des mains étrangères lui rendront les derniers devoirs. Les pièges et la trahison environneront son âme innocente. Elle sera malheureuse, et personne ne viendra la consoler ; elle sera persécutée, et personne ne viendra la défendre.

Imogène croyait avoir retrouvé le repos en retrouvant Phanor ; elle ne s'effrayait point de la barrière insurmontable qui les séparait, et de l'idée cruelle que les vœux monastiques avaient rompu jusqu'à la tombe tous les liens de l'amour. Elle savait que Phanor vivait, et elle désirait moins mourir. Ils respiraient sous le même toit ; ils combattaient ensemble pour le ciel ; ils s'aimaient, quoique sans pouvoir se le dire.

Elle avait soin de cacher plus que

jamais les traits de son visage. Elle craignait toujours d'être reconnue de son amant et de mettre le comble à son désespoir. Pour elle, la journée lui eût semblé horrible, si elle n'avait pu jeter un regard sur Phanor.

Quelquefois elle sentait son cœur saigner à la vue des douleurs qui écrasaient le jeune moine. Mais à côté de ce triste sentiment, se présentait l'idée consolante qu'il souffrait pour Imogène, qu'elle le verrait jusqu'à la mort, et que leurs cendres ne seraient point séparées.

Phanor suivait toujours d'un cœur morne les plus austères exercices du couvent ; Imogène supportait la vie et les horreurs de la solitude ; elle s'accoutumait avec courage aux veilles et aux travaux pénibles, tandis que de nouveaux orages s'amoncelaient sur sa tête.

Macrine, dominée par ses sens, ne

cherchait qu'à goûter les plaisirs multipliés de l'amour, où à se venger de ceux qui avaient méprisé ses charmes. Quelque temps avant de voir le jeune Eudoxe, elle avait connu un officier romain, dont le cœur s'était montré moins inflexible. S'il avait inspiré à la fille de l'hôte une tendresse désordonnée, il sut répondre à son amour, et fut bientôt amant heureux.

Macrine devint infidèle à la vue de la tendre Imogène ; et lorsqu'elle eut perdu tout espoir de séduire le jeune moine, elle ne retrouva plus l'amant qu'elle avait abandonné. Le Romain, livré à de nouvelles amours, dédaigna de ranimer des flammes éteintes, et il partit bientôt pour un autre pays.

Pour comble d'ennuis, Macrine s'aperçut qu'elle était enceinte. Ses criminelles amours allaient être découvertes. Elle maudit le fruit innocent

du crime , qu'elle portait dans son sein , et qui allait faire sa honte.

Dans un cœur innocent , la douceur d'être mère se fait sentir auprès du remords. Une vierge subornée pleure sa faiblesse , et chérit le malheureux enfant qui va la livrer à l'opprobre. Elle l'aime d'autant plus qu'il lui causera plus de peines.

Mais dans une âme corrompue , ce n'est ni le repentir ni la tendresse maternelle qui réparent les torts d'une grossesse coupable. C'est souvent un forfait hideux qui en cache les fruits.

L'opprobre de Macrine fut bientôt connu. Mais les pleurs qui coulèrent de ses yeux n'avaient d'autre cause que l'idée du mépris qui allait s'appesantir sur elle.

Ses parens s'aperçurent qu'elle était enceinte. Ils voulurent savoir le nom du père de l'enfant qu'elle portait, afin de l'obliger, selon les lois du pays, à

nourrir du moins le fils, si l'on ne pouvait le forcer à épouser la mère. Macrine n'essaya point d'effacer, par une conduite sincère, la tache qui la souillait. Elle refusa d'abord de nommer l'auteur de sa honte ; et, se réservant contre Imogène un moyen tout prêt de vengeance, elle médita d'y ajouter un crime plus grave, de calomnier l'innocence, et de faire expier au jeune Eudoxe ses dédains et sa froideur, si ses derniers efforts étaient inutiles auprès de celle qu'elle prenait pour un homme.

Un jour qu'Imogène vint au marché, selon la coutume, Macrine chercha à lui parler pour la dernière fois. Mais voyant que le jeune moine évitait avec soin sa rencontre, elle prit un habit d'homme, et s'en alla sur le sentier attendre, auprès d'un bouquet de bois, les deux solitaires. Imogène et son compagnon ne tardèrent pas à paraître.

« Eudoxe, lui dit Macrine, je voudrais vous dire quelques mots qui importent à votre bonheur. »

En même temps elle tira Imogène à l'écart, et pria l'autre anachorète de les laisser un instant. Imogène leva les yeux sur l'inconnu, et, malgré son déguisement, elle reconnut Macrine et se mit à trembler.

« Mon frère, lui dit Macrine, vous voyez à quels excès l'amour a pu me conduire. Oui, je vous aime, je vous ai montré ma faiblesse; et, avant de me venger de vos mépris, je veux savoir si je suis toujours pour vous un objet odieux. »

« Je ne vous hais point, ma sœur, répondit Imogène; je me contente de vous plaindre, et je prie mon Dieu de vous donner des sentimens plus purs et un cœur plus calme. »

« J'attendais de vous autre chose que la pitié, reprit Macrine. L'amour

que je vous ai montré devait toucher votre cœur. Je sais que vous n'avez pas encore prononcé les vœux monastiques. Ainsi vous pourriez être à moi. Mais j'exigeais moins qu'un époux ; je me contentais des soins d'un amant, et j'aurais donné la moitié de ma vie pour une seule nuit passée dans vos bras. »

« Hélas ! ma sœur, dit Imogène, vous vous égarez dans les affreuses idées du crime. Pouvez-vous mépriser à ce point cette vertu des vierges que vous devez à l'époux qu'on vous destina ? Je vous l'ai dit, ma sœur, je ne puis être votre époux ; et quand même j'aurais le cœur assez lâche pour oublier toute pudeur et toute crainte de Dieu, des obstacles insurmontables m'empêchent à jamais de devenir votre amant. »

« Eh bien, c'en est assez répliqua Macrine ; je n'ai donc plus qu'à me venger ! »

Les regards furieux de cette malheureuse épouvantèrent Imogène. Elle fut prête un instant à lui découvrir le secret de son sexe ; mais le serment qu'elle avait fait à son père la retint , et elle garda le silence.

« Vous pouvez , dit-elle ensuite à Macrine , méditer contre moi des projets de vengeance ; mais Dieu nous jugera. Je ne sais , d'ailleurs , quel mal vous auriez à me faire ; mes peines sont si grandes , que rien ne peut les augmenter encore. La mort , qui en sera le terme , ne m'inspire point d'effroi. »

Ces paroles attendrissent Macrine. Elle se jeta aux genoux d'Imogène , et , avec l'accent de l'amour le plus passionné : « Eh bien ! s'écria-t-elle , pardonnez mes emportemens , cher Eudoxe. La vengeance me serait plus cruelle qu'à vous-même. Je ne ferais que mépriser un autre amant qui se-

rait froid à ma tendresse. Mais qui peut vous voir sans vous adorer ? Promettez seulement d'aimer votre Macrine ; dites-moi que vous répondrez à son amour ; montrez-moi un cœur moins insensible , et toutes mes volontés vous seront soumises. »

« O mon Dieu , dit Imogène en versant des larmes brûlantes , vous m'avez éprouvée par tant de maux !.... épargnez mes forces qui succombent ! et ne m'accablez pas des poursuites du crime , après m'avoir rendue le plus malheureux des êtres qui gémissent ici-bas. »

« Mon cher Eudoxe , reprit Macrine , ne pensez point que vous puissiez offenser Dieu en vous livrant aux charmes de l'amour.... Hélas ! reprit-elle , je sens que je ne pourrais plus être votre épouse..... »

« Ma sœur , interrompit Imogène , j'en'ai rien à vous répondre. Mes paro-

les s'arrêtent sur mes lèvres, et mon cœur est glacé de douleur. Je prie mon Dieu de calmer les troubles de votre âme. Je ne vous hais point. Je souhaite sur vous le bonheur et la vertu. Mais croyez, sans vous irriter contre moi, que quand même j'aurais la faiblesse de céder à un amour coupable, des causes que je ne puis vous dire, et qui m'excuseraient à vos yeux, si vous les connaissiez, m'empêchent à jamais d'être votre amant. Ma sœur, oubliez Eudoxe qui voudrait vous voir heureuse.»

« Ainsi, tu es inflexible, reprit Macrine en se levant avec colère ?.... Écoute donc mes dernières paroles, et si tu me juges indigne de ton amour, apprends que je sais me venger. Je suis enceinte. L'enfant que je porte dans mon sein aura pour père l'amant que je voudrai désigner. C'est sur toi que va tomber le poids du crime. Je sais les règles terribles des moines du Li-

ban ; et tu seras ma victime, si tu n'es pas mon amant. »

Imogène , terrassée , resta muette d'horreur et d'épouvante. « Se pourrait-il que le cœur d'une femme pût nourrir tant de noirceurs ! » Elle s'humilia devant Dieu , et remit ses destinées entre les mains du père de l'orphelin et du malheureux.

Cependant Macrine s'éloignait ; le compagnon d'Imogène reprit la route du monastère , et Imogène y rentra plus accablée que jamais.

Elle n'avait dans le monde personne pour la guider, et point d'ami qui pût lui donner de sages conseils.

Lorsqu'elle pensait à confier toutes ces choses au vénérable abbé , elle était arrêtée par le funeste serment qu'elle avait fait à son père de garder le secret jusqu'à la mort. « Que la volonté de mon Dieu s'accomplisse , dit-elle enfin. Après une vie si misérable,

je reverrai ma mère, et Phanor et mon père. »

Hélas ! combien elle déplorait l'imprudence de ce tendre père ! et combien elle regrettait de n'avoir pas pris à sa mort un asile moins orageux, dans un monastère de vierges.

Lorsqu'elle se fut retirée dans sa cellule, elle s'abandonna toute entière aux idées que faisait naître dans son âme l'amour de Macrine. Tantôt elle pensait qu'une femme furieuse pouvait bien se livrer aux menaces, mais que son âme ne pouvait pas s'abandonner à l'atroce calomnie, à la vengeance hideuse ; tantôt elle prévoyait les plus grands maux : son courage l'abandonnait, et elle s'efforçait de repousser la pensée de se donner la mort.

Un instant après elle disait : « Ne pourrai-je pas me montrer enfin à Phanor, lui conter tous mes maux, et fuir avec lui dans des lieux moins hor-

ribles ? Mais il est lié par des vœux solennels, et moi-même j'ai fait un serment que je ne puis rompre. »

Elle ne voyait de tous côtés que des périls. Si elle reste, elle va courber le front sous les coups de l'opprobre, après que le poids du malheur l'a déjà écrasée ; si elle fuit, elle ne voit que des offenses envers Dieu.

« La faute que j'ai faite d'aimer Phanor sans l'aveu de ma mère était donc bien grande, dit-elle, puisque la pénitence est si sévère. Cependant mon père approuva mon choix... Ah ! malheureuse ! je l'aime sous le cilice, tandis que, consacré au Seigneur, il ne peut plus être à moi.... »

Toutes ces agitations ébranlèrent les forces épuisées de la jeune vierge. Le sommeil qui vint peser sur ses paupières ne fut qu'un long évanouissement troublé par des songes horribles et par les secousses de la terreur.

Le hideux cauchemar vint s'asseoir sur sa poitrine. De noirs fantômes lui présentèrent un affreux avenir ; et toute la nuit, sans voix, sans secours, Imogène fut en proie à des tourmens plus cruels que ceux de l'enfer.

Vierge infortunée ! qu'avais-tu fait pour mériter tant de supplices ?.. Ah ! si cette vie déplorable n'était pas un passage d'un instant, et un moment d'épreuves ; si la mort du juste accablé par les misères, de l'orpheline persécutée, n'était pas suivie de récompenses éternelles, le maître de tous les mondes ne serait pas un père, Dieu ne serait qu'une chimère ; et il n'y aurait point de Dieu, si l'âme n'était pas immortelle.

Comment ce Dieu si bon se plairait-il à épuiser le courage de la timide innocence ? Pourquoi ce Dieu si juste laisserait-il le méchant dans le

bonheur, tandis que le juste me fait que souffrir ?

Imogène voyait croître tous les jours la mesure de ses maux, sans doute parce que le terme en était proche. Elle avait enduré toutes les douleurs de l'âme ; elle avait tout perdu ; seule et sans appui, elle supportait les fatigues des moines austères : mais jamais son âme n'avait été ébranlée de tant de secousses, que dans cette nuit affreuse où tout l'enfer semblait uni pour l'épouvanter.

Elle se croyait transportée dans une campagne ardente, et couchée sur un brasier enflammé. Elle voyait planer sur sa tête de longs reptiles armés de triples dards ; des hommes noirs, avec des figures de crapauds, s'élançaient sur elle ; de livides furies souriaient à son effroi ; et un monstre affreux, fixé sur son sein qu'il pressait de ses griffes aiguës, la dévorait de ses regards ; il

recevait dans son énorme gueule entr'ouverte la respiration oppressée de la jeune vierge.

Tout à coup, elle vit paraître devant elle, sur un nuage de sang, au milieu de quelques têtes menaçantes dont on ne voyait pas le corps, une femme de haute taille, qui portait une figure de tigre; elle s'élança sur Imogène, et lui plongea dans le cœur un long poignard qu'elle retourna plusieurs fois avant de le retirer; et aussitôt une horde de monstres difformes sortit du fond de la terre; ils foulèrent à leurs pieds la victime, en poussant des cris de rage, tandis qu'un jeune enfant pleurait.

Cet horrible songe dura toute la nuit. Enfin un long squelette blanc saisit Imogène par les cheveux; et la jeune fille s'éveilla, baignée dans les larmes et dans les flots d'une sueur brûlante.

Son premier mouvement fut d'élever les yeux vers le ciel et de rendre grâces à Dieu d'avoir terminé de si cruels tourmens. Affaiblie , éperdue, elle se leva , résolue de fuir le sommeil, puisqu'il n'était plus pour elle qu'un supplice.

« O mon Dieu ! disait-elle, quels crimes ai-je commis, pour éprouver les terreurs nocturnes des coupables ? Hélas ! je me croyais au faite de mes misères. Aurais-je pu penser que mes maux allaient s'accroître, et que mes nuits deviendraient plus affreuses que les tristes journées de ma vie. »

Cependant ces songes hideux n'annonçaient que des événemens prêts à éclater. Macrine, en rentrant à la maison paternelle, avait rassemblé ses parens ; et mettant sur le compte du repentir ou du retour de la pudeur les larmes de fureur qui coulaient de ses yeux : « Je veux, dit-elle, sou-

mettre ma conduite à vos conseils. Je ne puis réparer ma honte, mais vous me pardonnerez peut-être, quand vous en saurez l'auteur, quand je vous aurai dit par quelles séductions on me fit oublier mes plus saints devoirs. »

Alors elle affirma qu'Eudoxe l'avait subornée, que n'étant pas encore engagé dans les vœux monastiques, il lui avait promis de la prendre pour épouse, et qu'enfin l'enfant qui s'animait dans son sein avait pour père ce jeune moine.

Macrine n'avait pas vingt-cinq ans. Qui oserait soupçonner la plus noire calomnie dans un cœur aussi jeune ? Les parens firent de sages remontrances : mais personne ne douta de ce que disait Macrine ; et son père ayant pris la parole déclara qu'il allait demander justice à l'abbé du monastère du Liban.

Il arriva le lendemain de bon ma-

tin , pendant qu'Imogène , en pleurs au tombeau de son père , cherchait à dissiper par la prière les horreurs de son rêve.

Il demanda la permission de parler à l'abbé. Depuis plus de deux siècles que le monastère offrait au monde les plus admirables modèles de la vertu et de la pénitence , jamais ses murs n'avaient retenti d'une seule plainte.

Macaire (c'est le nom du père de Macrine) fut bientôt introduit dans la cellule du chef des solitaires.

« Mon père lui dit-il , vous voyez devant vous un vieillard infortuné , dont les cheveux blancs vont être chargés d'opprobre. Vous pouvez réparer , par votre autorité et vos conseils , le tort que l'on a fait à ma maison ; et j'espère que celui qui marche si saintement dans les voies du seigneur ne souffrira pas l'injustice. »

« En quoi puis-je vous servir ? » répondit l'abbé, un peu surpris ; parlez mon frère, et comptez que rien ne saura m'arrêter, s'il faut faire le bien et empêcher quelque mal. »

« Mon père, reprit Macaire, ce n'est qu'avec douleur que je viens mettre sous vos yeux le tableau d'une grande faute. Ma fille a foulé aux pieds, un seul instant sans doute, la pudeur des vierges ; le ciel n'a pas permis que sa faiblesse demeurât cachée, et la honte l'environne, car elle est enceinte. Son suborneur est un des moines qui vivent sous votre règle. »

L'austère anachorète recula d'effroi en entendant ces mots. « Avez-vous pesé toutes vos paroles, dit-il à Macaire ; et songez-vous à la démarche que vous faites ? Vous calomniez les serviteurs de l'Éternel. »

« Mon père reprit Macaire, je

n'aurais jamais soupçonné que le suborneur de ma fille fût dans vos rochers. Mais ma fille est jeune. Jusqu'ici je l'ai vue vertueuse. Jamais je n'ai surpris le mensonge sur ses lèvres; et je suis pénétré de la vérité de ses aveux. C'est chez moi que les solitaires du Liban passent les nuits, lorsque les jours de l'hiver sont trop courts pour leur permettre de rentrer le soir même au monastère; c'est dans une de ces nuits déplorables que l'honneur de ma fille a été flétri. »

« Des crimes aussi noirs peuvent-ils se commettre sous le cilice, s'écria l'abbé? le cœur d'un pénitent peut-il nourrir la pensée impure? Ah! jusqu'ici le monastère du Liban fut sans tache. N'aurai-je vécu si long-temps que pour voir l'opprobre d'une flamme criminelle sur le front d'un cénobite qui s'est consacré au seigneur par un serment solennel!... »

« L'auteur de ma honte n'est pas encore lié par les vœux, répondit Macaire. C'est le jeune Eudoxe. Ma fille, séduite par ses promesses, a cru voir en lui un époux. »

L'abbé, plus étonné que d'abord, répéta plusieurs fois le nom d'Eudoxe.

« Je ne puis le croire ajouta-t-il. Eudoxe est l'innocence même ; son cœur est pur comme l'azur des cieux ; et il n'est pas encore dans l'âge de la scélératesse. »

Cependant Eudoxe fut appelé. Imogène s'empressa de paraître devant le père des moines. Mais à la vue de Macaire, une pâleur mortelle glaça son visage. Elle se rappela les menaces de Macrine ; elle entrevit tous les maux qui allaient fondre sur elle.

L'abbé, effrayé du trouble d'Eudoxe, commença de croire en frémissant que Macaire avait accusé un coupable. Il fixa long-temps Imogène ; et si son

émotion parlait contre elle , l'expression de sa figure était si intéressante et si douce , qu'il fallait un grand effort pour ne plus la croire innocente.

« Serait-il donc vrai , dit l'abbé en lui-même , que les traits d'un ange cacheraient quelquefois l'âme perfide d'un démon ? »

Macaire interrompit ce silence scrutateur de l'abbé. « Vous voyez , dit-il , l'auteur de ma honte. Mais si j'ai trouvé grâce et justice devant vous , permettez-moi , mon père , d'implorer maintenant votre miséricorde. Dieu pardonne les faiblesses que l'on répare avec un cœur sincère. Qui peut se flatter , sans un coupable orgueil , de résister toujours au tumulte des sens , dans l'âge des passions et de l'amour ? La faute d'Eudoxe est déjà lavée sans doute par les larmes du repentir. Je le crois digne de la main de ma fille. Daignez mon père le lui

donner pour époux, le dégager des premiers nœuds qui l'attachent au monastère, et surtout lui épargner les cruels châtimens que prescrivent vos règles sévères. »

Imogène terrassée ne prenait part que par ses larmes au discours de Macaire. L'abbé rompit enfin le silence qu'il avait gardé si long-temps. « Eudoxe, dit-il, avec un regard redoutable, avez-vous dans l'âme quelque faute que vous n'ayez point confiée au saint tribunal de la pénitence ? »

Imogène interdite hésita sur ce qu'elle pouvait répondre. Elle se rappela le prêtre des montagnes de la Bithynie, son amour pour Phanor, dont les commencemens avaient été enveloppés d'un secret coupable; elle se représenta la flamme qui consumait encore son faible cœur, l'habit d'homme qu'elle portait, l'imprudence de son père que Dieu voulait

peut-être punir ; et ne pouvant se décider à proclamer son innocence en découvrant un sexe que d'autres calomnies auraient sans doute outragé, et en trahissant le serment qu'elle avait fait au lit de mort de son père , elle se contenta de murmurer ces mots : « Mon père, j'ai fait de grandes fautes. »

Jusqu'à cet aveu, l'abbé conservait l'espoir qu'il trouverait Eudoxe innocent. Il leva les mains vers le ciel et s'écria d'une voix tonnante : « Que Dieu maudisse l'hypocrisie et qu'il maudisse Eudoxe. »

Imogène épouvantée se jeta aux genoux de l'abbé pour le supplier de révoquer cette sentence terrible. Il la repoussa avec horreur et fit appeler les moines qui avaient accompagné Eudoxe dans les voyages qu'il avait faits au marché public.

Tous avouèrent qu'ils avaient re-

marqué la fille de leur hôte attachée aux pas du jeune moine ; mais que si le crime avait été commis, ils ne pensaient pas qu'Eudoxe eût été le suborneur.

L'abbé craignit d'exiger, dans une accusation de ce genre, des explications dont les détails l'effrayaient. Il se tourna vers Eudoxe : « Vous êtes donc coupable, lui dit-il ? »

Imogène répondit après un moment de silence : « Mon père, je suis bien malheureux. »

« Eh bien ! reprit l'abbé, voulez-vous expier vos fautes par la pénitence ? »

— « Je les pleure tous les jours, mon père. »

« — Vous n'êtes plus digne d'être consacré au Seigneur. Vous allez être rejeté du monastère. Consentez-vous à prendre pour épouse celle que vos promesses ont entraînée dans l'abîme ? »

— « Je n'ai pu rien promettre à la fille de ce vieillard. Je prie Dieu de lui pardonner tout le mal qu'elle veut me faire. »

— « Qu'osez-vous dire ?... si jeune et si perfide , auriez-vous pu céder à l'amour par le seul instinct du plus affreux libertinage ? Le crime que vous avez commis ne vous sera point pardonné, et Dieu prépare déjà pour vous les flammes éternelles , si vous ne rendez pures par le mariage vos coupables faiblesses. L'enfant du crime appellera à grands cris la réprobation de l'enfer sur le monstre qui lui a donné le jour, et qui refuse d'être son père. »

« Mon fils, ajouta Macaire, en s'adressant à Imogène , mettez un terme à mes douleurs, prenez pitié de mes cheveux blancs, et ne refusez plus de devenir l'époux de l'infortunée Macrine. »

« Que Dieu regarde vos vertus dans

sa bonté, reprit Imogène; qu'il touche le cœur de votre fille. Je ne puis être son époux..... souffrez que j'achève encore quelques mots. Je ne suis point le père de l'enfant que Macrine porte dans son sein. Je suis innocent du crime dont on m'accuse. Je proteste devant mon Dieu que mon cœur a toujours été pur avec la fille de ce vieillard; que j'ai repoussé ses séductions avec effroi. La calomnie pèse sur ma tête; la honte m'attend; mais Dieu qui sonde les cœurs jugera un jour Macrine et moi; et bientôt sans doute, on reconnaîtra que je n'étais point coupable. »

Macaire, que les premiers aveux d'Imogène, tout indirects qu'ils étaient, avaient flatté de l'idée que la honte de sa fille allait être réparée, s'écria avec indignation : « Ah ! Eudoxe, je ne croyais pas qu'à votre âge on eût tant d'hypocrisie. Eh bien ! si vous n'êtes

pas l'époux de ma fille, vous serez du moins forcé de nourrir avec déshonneur l'enfant dont vous êtes le père. »

Il sortit en achevant ces mots, et appela aussi les malédictions du ciel sur la tête d'Eudoxe.

L'abbé partagea les sentimens de Macaire. Il crut voir dans les premiers aveux et dans la justification d'Imogène le désordre d'une conscience criminelle, qui laisse d'abord percer sa noirceur, et qui s'efforce ensuite de s'excuser.

« Vous dites que vous êtes innocent, reprit-il, toujours avec la même sévérité terrible ; répondez-moi, Eudoxe, quelles sont donc les fautes dont vous vous accusez, il n'y a qu'un instant ? »

— « Mon père, je ne puis les dire. Je dois les entourer d'un secret impénétrable. J'offenserais mon Dieu, en méprisant les sermens les plus sacrés.

Vous verriez d'un côté que je suis innocent du crime qu'on me reproche ; mais vous seriez irrité contre moi. Je prie Dieu de me pardonner mes fautes, comme je pardonne à ceux qui me perdent. »

« Ah ! c'est trop d'impudence, s'écria l'abbé, dans un transport d'indignation. Que tous les frères paraissent et que le crime soit puni ! »

Les solitaires arrivèrent en silence ; et après que l'abbé leur eût fait connaître l'accusation qui s'élevait contre Eudoxe : « Le crime a souillé cette maison, dit-il. Que le coupable soit châtié, suivant toute la rigueur de la discipline, et que son souffle empoisonné n'infecte plus l'air que nous respirons. »

« Mon père, reprit un vieux moine, qui avait entendu tous les aveux d'Imogène, tremblons de juger avec imprudence et de condamner avec in-

justice. Si Eudoxe est coupable , qu'il ne reste plus parmi nous , qu'il soit chassé avec ignominie. Laissons à Dieu le soin du reste. »

Tous les moines s'élevèrent pour le même avis ; et l'abbé prononça d'un ton solennel la sentence d'Eudoxe. « Votre crime est si grand, dit-il, que votre vie entière suffit à peine pour l'expier. Mais vous êtes jeune, Eudoxe ; vous pouvez retrouver grâce devant Dieu. Je ne vous impose que douze années de pénitence , hors de toute maison consacrée au Seigneur. Que les jeûnes , que la prière , que les horreurs de l'indigence soient pour vous le châtimement de la faute que vous avez faite. Je vous interdis tous les sacremens dont vous êtes indigne.... Anathème sur vous, pendant douze années !.... »

Les pieux anachorètes entendirent avec effroi ces dernières paroles. « Mon

père , dit Phanor , vous l'avez excommunié. Sans doute il est bien coupable ; mais il est seul dans le monde ; si vous le chassez , daignez au moins lui donner un asile dans les cellules écartées du Liban. »

Ah ! si Phanor avait su qu'il priait pour son Imogène !

« Eh bien ! reprit l'abbé , qu'il se retire derrière le monastère ; une caverne abandonnée lui servira de cellule... »

» Eudoxe , continua-t-il , acceptez-vous la pénitence que je vous impose ? »

« Oui , mon père , répondit Imogène , en fondant en larmes. »

Cette voix frappa au cœur de Phanor , comme l'éclat de la foudre qui éveille le moissonneur endormi dans la campagne. C'était la voix d'Imogène. Il ouvrit des yeux avides....

« Levez-vous , dit l'abbé... ; » et dé-

chirant le capuce qui couvrait la figure d'Eudoxe : « Allez , ajouta-t-il , vous n'êtes plus notre frère. »

Phanor reconnut Imogène , poussa un cri déchirant , et tomba inanimé sur la terre qu'elle venait d'arroser de ses larmes.

FIN DU TOME PREMIER.